Mohamed Salah Ben Amor

LECTURES DE POÉSIE MONDIALE

Commentaires de 52 poèmes de poètes et poétesses appartenant aux cinq continents.



Mohamed Salah Ben Amor

Lectures de poésie mondiale

Ichraq Editions

Tunis 2016

Livre : Lectures de poésie mondiale

Auteur : Mohamed Salah Ben Amor

Première édition : 2017

ISBN : 978-9973-067-42-5

Ichraq Editions -Tunis

Tél : +(216) 50561555

Fax : +(216) 70832065

Adresse email : ichraq-edition@yahoo.com

Prix en Tunisie : 10 dinars tunisiens - A l'étranger : 6€ ou équivalents (plus frais d'envoi)

Avant propos

Dès les premiers jours de l'ouverture de mon compte sur facebook en 2009, j'avais eu la conviction, en tant que critique littéraire, que si cet espace virtuel n'est nullement, de par sa nature pressante et fluide, un lieu approprié pour élaborer des analyses scientifiques sur les produits littéraires que les poètes et les écrivains y publient , la pratique à base de complaisance et de mots élogieux qui est la plus répandue dans ce réseau ne peut non plus être admise définitivement, car elle ne les aide en rien à améliorer leur style d'écriture et à approfondir leur expérience littéraire.

Et au lieu de ces deux extrêmes, il m'a semblé que le mieux était de développer un point de vue raisonné et argumenté sous la forme d'un essai bref et concis qui ne demande du lecteur hâtif que quatre ou cinq minutes au plus.

Et c'est ainsi que fut né presque spontanément un genre de critique littéraire auquel je n'y avais jamais pensé: l'essai faceboukien qui vise à dégager en quelques lignes le noyau sémantique duquel le texte abordé a été généré et ses principales caractéristiques thématiques et stylistiques, en vue de déclencher un débat autour de ce texte au lieu de faire plaisir à son auteur(e) par des « J'aime »s souvent presque automatiques.

Et après sept ans de la mise en application de cette idée, plus de 1600 poèmes de 118 poètes de 26 pays ont été abordés sous cette perspective, ce qui m'a suggéré tout dernièrement de réunir dans un livre sous la forme d'une anthologie un choix de ces commentaires à raison d'un commentaire par auteur, laissant à ceux qui le désirent le soin de rassembler les commentaires que j'ai écrits sur leurs poèmes et de les éditer chacun dans un livre individuel comme l'ont déjà fait

deux de nos amis poètes : la française Dominique Montaulard et le belge Gaétan Parisi.

Enfin quoi qu'il en soit, le suivi régulier, sérieux et impartial des écrits que publient les écrivains et les poètes sur facebook peut, s'il s'inscrit dans une action collective étendue , contribuer efficacement à la promotion de la littérature sur ce réseau , ce que nous souhaitons voir se produire un jour .Mais avant d'arriver à ce stade, commençons par poser la première pierre de cet édifice tant souhaité!



Je suis la femme de l'étendue par : Linda Abedalbaki[1]

Joseph, on lui a déchiré une seule chemise
Et à moi plusieurs !
Je suis la femme de l'étendue, ont-ils dit,
Et je suis venue pour dessiner
Des blessures à l'horizon
Pour répéter en ce temps stérile
La mélodie de la femme.
Alors que moi,
Tout en versant mon sang
Goutte après goutte
Cherchant le lait de ma mère,
Je rassemble mes os
Je les berce
Pour qu'ils ne réveillent pas un rêve Qui s'en est allé dans les valises du vent
Je n'ai consacré à mes doigts
Et à aucun moment une langue de feu

[1] Linda Abedalbak est née en 1962 à Soueïda (Syrie).

Ni étendu un châle sur les nuées
J'ai lancé mon cri vers la catacombe
 De ma sensation de lugubrité.
Ma main droite n'a pas avoué à la gauche
La longueur de la distance
Ou l'étroitesse des lieux
Je n'ai pas lu dans le sable
La rouille de leurs mots
Ce sont eux qui ont lu mon saignement
De la nudité de mes pas
Qui n'ont pas en le vé mes branches de leur âtre
Et qui n'ont pas dispersé
Les essaims de leurs corbeaux
Loin du lac de ma blessure
Ils m'ont laissée entre mes chemises
Parce qu'un jour
j'ai déchiré mon habit de tristesse
Au niveau de ma poitrine
Pour pleurer leur soleil
Parce que j'ai écrit leur histoire dans mon eau
Et je l'ai versée dans leur huile.

Le contenu sémantique véhiculé par ce poème est axé sur une dichotomie principale : un "Je" féminin / et un "Ils" masculin. Et ce "Je" qui est, par conséquent, locuteur (celui qui parle) est spécifiquement un être féminin oriental ancré profondément dans les valeurs spirituelles et morales qui fait face à un monde masculin régi par une mentalité patriarcale ancestrale qui prône la soumission de la femme à l'homme. Mais si cet état de fait est reçu par la femme ordinaire comme découlant de la volonté divine, la femme cultivée et, de surcroît, créatrice se trouve dans l'obligation de le discuter et de le refuser même mais sans pour autant se laisser aller à une révolte ultra-

féministe de type occidental, se contentant de se mettre en position défensive (je n'ai consacré à mes doigts /et à aucun moment une langue de feu, ni étendu un châle sur les nuées /ma main droite n'a pas avoué à la gauche la longueur de la distance ou l'étroitesse des lieux/ je n'ai pas lu dans le sable la rouille de leurs mots) . C'est ce que nous observons clairement dans ce poème où l'auteure, très mal à l'aise devant les accusations et les discriminations dont fait l'objet la femme arabe, même si elle se plaint des attitudes masculines agressives à son encontre et les dénonce énergiquement (Joseph, on lui a déchiré une seule chemise et à moi plusieurs ! Ce sont eux qui ont lu mon saignement de la nudité de mes pas / qui n'ont pas enlevé mes branches de leur âtre / et qui n'ont pas dispersé les essaims de leurs corbeaux loin du lac de ma blessure) ne donne aucun signe de haine vis-à-vis de son agresseur, l'homme oriental (père, mari, fils), étant consciente qu'il est lui-même victime de la mentalité qu'il a reçue. Stylistiquement, la langue du poème se distingue par une opacité stupéfiante presque au niveau de chaque vers réalisée par l'accumulation des connotations, la condensation des sens et un effort de métaphorisation soutenu et continu. Ce qui en dit long sur les capacités imaginatives et la sensibilité esthétique hors pair de cette poétesse.



Fantômes ombrés par : Wafae Abid[2]

Le vilain désherbe
La cornette de la terre inerte
Son enfant avance à petits pas
Ses petits doigts pèlent
Les cicatrices des roseaux oiseux

Les oiseaux transpirent
Toutes les hautes tiges
Mitigent leurs racines
Brunes
Pour être l'Ombre
De ces fantômes ombrés
Mais…. !
A force de combattre l'éclat
Elles s'oublient

Ce vilain achève
Le compte des plantes
Saines

---

[2] Wafae Abid est née à Meknès (Maroc).

Son enfant prolonge son songe
Bientôt
Le Trèfle enfantera

Comme d'habitude, Wafae Abid nous invite à une randonnée dans l'un des endroits les plus insolites de son monde poétique étrange. Et l'endroit qu'elle nous propose, cette fois, est végétal (désherbe – roseaux – tiges – racines – plantes – Trèfle) mais animé, comme toujours, de la présence humaine (vilain – enfant – petits pas – doigts). Et comme toujours aussi, les deux parties : la nature et l'être humain ne forment pas, dans son univers, un duo harmonieux, contrairement à ce qu'il devait être, du fait que l'Homme fait partie prenante de la nature mais plutôt un antagonisme qu'elle a exploité, ici, comme une dualité charnière sur laquelle elle a construit son poème tout entier. Et cette dualité explicite renvoie à une autre sous-entendue qui constitue, en réalité, le fond du message que l'auteure voudrait transmettre : nature agressée/Homme agresseur. Et cela se déduit du qualificatif principal péjoratif qu'elle attribue à cet agresseur (vilain : utilisé 2 fois) et des marques de sympathie et de haute considération qu'elle manifeste à l'égard des plantes dont l'une des grandes vertus est qu'elles étendent leur ombre pour protéger les êtres vivants des rayons du soleil (plantes saines – toutes les hautes tiges mitigent leurs racines brunes pour être l'Ombre de ces fantômes ombrés- le Trèfle enfantera).

Cependant, si cette attitude n'est pas nouvelle, étant donné qu'elle est partagée par tous les défenseurs de l'environnement naturel, la manière de l'exprimer est, ici, inédite et en plus très subtile puisque la poétesse ne s'est pas contentée de personnifier les plantes dont elle parle mais elle s'est évertuée, tout au long du texte, à évoquer le plus grand nombre possible de connotations capables de suggérer le message à transmettre. Ce qui a doté le poème d'une texture hautement imagée.



Amitiés par : Mokhtar El Amraoui3

La nuit, des oiseaux amis
Remuent les feuilles des miroirs.
Certains, ceux qui fuient m'ont déjà confié
Leurs œufs que j'ai déposés dans ma tête,
Comme les plis d'une mémoire de nerfs faite.
Ils laissent couler leur doux plumage,
Jusqu'à l'aube d'une chanson, d'un rivage,
D'une couleur venant à la fleur.
Des peintres amis y logent aussi,
Peignant des becs rigolards et de graciles languettes.
Les nuages, en filaments ou en duvets,
Massent la chauve lune,
Sur des airs de saxo rouillé.
Une tendre voix, de nicotine et de froid enrouée,
Parle, en toussant,
De portes toujours fermées
Sur des bonheurs en judas et vachettes tamisés.
Mes rêves glissent sur la lame des chaussées

[3] Mokhtar El Amraoui est né le 19 mai 1955 à Mateur (Tunisie).

Qui m'engouffrent las, l'âme déchaussée.
Plus de champs pour me recueillir.
Toutes les gerbes ont été fauchées.
Même les bouteilles se rebiffent,
Les habitent des bateaux échappés aux récifs.

Comme il nous a habitués dans plusieurs de ses poèmes précédents, le poète tunisien Mokhtar El Amraoui, mené par sa sensibilité lyrique effilée, nous dépeint une atmosphère typiquement romantique propice aussi bien à la contemplation qu'à l'extériorisation des états d'âmes mélancoliques et angoissés, non pas consécutivement à un mal réel profond mais sous l'effet du cadre qui l'entoure au moment de l'énonciation. Et la preuve en est que dans plusieurs autres poèmes, il se dresse tel un combattant farouche et obstiné contre toutes les formes d'oppression, d'injustice et d'obscurantisme, ce qui fait de lui, assurément, l'un des poètes tunisiens élèves du grand Aboulkacem Chabbi (1909 - 1934) qui allient comme lui fragilité émotionnelle et force de caractère.

Concernant ce poème en soi qui relève du premier côté de la personnalité de l'auteur, il tourne autour de deux pivots sémantiques liés par la relation cause à effet : le premier est le carde naturel qui tient lieu de stimuli et auquel se rattache tout un lexique spécifique (nuit – oiseaux – aube – rivage – fleur – nuages –lune…etc.…)et l'autre est double du fait qu'il regroupe deux sortes de réactions : l'une est affichée, à savoir une mélancolie consciente(De portes toujours fermées/Sur des bonheurs en judas et vachettes tamisés./Mes rêves glissent sur la lame des chaussées/Qui m'engouffrent las, l'âme déchaussée./Plus de champs pour me recueillir./Toutes les gerbes ont été fauchées)et l'autre est inconsciente : une légère quête compensatoire du plaisir et de l'intimité amicale dans l'espoir de se soulager de cet état d'âme endolori engendré par une réalité semée d'embûches et de périls et suscitant l'inquiétude et la nausée (Ils laissent couler leur doux plumage,/Jusqu'à l'aube d'une chanson, d'un

rivage,/ D'une couleur venant à la fleur) (Amitiés avec les oiseaux et les peintres).

Stylistiquement, le poète nous a gratifiés d'un bon nombre d'images inédites comme « Leurs œufs que j'ai déposés dans ma tête, /Comme les plis d'une mémoire de nerfs faite – Sur des bonheurs en judas et vachettes tamisés. /Mes rêves glissent sur la lame des chaussées/Qui m'engouffrent las, l'âme déchaussée).

Enfin, c'est toujours un plaisir de lire les poèmes de Mokhtar El Amraoui, ce poète qui se respecte en respectant les exigences de cet art difficile qu'est l'art poétique !



Dans le faubourg de ma vie par : Arezki Hatem[4]

Dans le faubourg de ma vie
Loin de la grande cité
Vit mon âme délaissée.
Dans le faubourg de ma vie,
Mes voisins sont noctambules
Serinant la même rengaine enrayée :
On ne dort jamais car c'est des tétons de la nuit,
Que nous buvons le lait de la mélancolie
Dans le faubourg de ma vie,
Les enfants vieillissent vite
Les vieux ne meurent jamais
Les femmes n'allaitent guère
Tout le monde se guerroie
Pour qu'en fin on enterre les morts
Dans un cimetière en commun
Dans le faubourg de ma vie
Le ciel est éternellement plantureux
Sans qu'une goutte de pluie n'ose s'échapper

[4] Hatem Arezki est né en 1972 à Bani Douala (Algérie).

Dans le faubourg de ma vie,
La nuit s'éternise
Le jour s'amenuise
Le rêve est cauchemar
Dans le faubourg de ma vie,
Je lutte main nu
Contre un ennemi au mille facies
Dans le faubourg de ma vie,
La vie n'est nullement vie,
Mais un semblant de vie.

Dans cet autoportrait psychologique marqué par une mélancolie extrêmement profonde et à travers lequel se profile une vision cauchemardesque du Moi (ma / mon/je : 9 fois), de l'Autre (mes voisins – les enfants – les vieux – les femmes – tout le monde – un ennemi) et du monde (le ciel – la nuit – le jour – la grande cité) deux points attirent, tout particulièrement, l'attention : l'un sur le plan sémantique, à savoir une rupture totale avec l'univers, laquelle est le signe révélateur et sûr d'une âme tragique selon le sens que donne le philosophe hongrois Georg Lukács (1885 –1971)au terme « tragédie » et l'autre du point de vue technique : la tendance très prononcée chez le poète à aller au fond des choses par l'usage massif des deux procédés contraires mais complémentaires : l'amplification et l'amenuisement, dans l'assombrissement des horizons intérieurs (mon âme délaissée) et extérieurs (le ciel est éternellement plantureux – la nuit s'éternise – le jour s'amenuise – nous buvons le lait de la mélancolie – on enterre les morts dans un cimetière en commun …etc.) qui se rejoignent voire se confondent, en réalité, du fait que l'extérieur que l'auteur décrit n'est qu'une projection de son état d'âme meurtri, conformément à la nature de la métaphore charnière spéciale du faubourg de la vie qu'il a utilisée. Ceci est, grosso modo, le fond de ce qui a été dit dans ce poème. Mais est-il conforme à ce qui n'a pas été dit s'il y en a ? En d'autres termes, ce paysage intérieur totalement

obscur serait-il la conséquence d'une tristesse constante du genre natif et inné ou bien un simple état d'âme passager ? La lecture des prochains textes de ce poète nous le montrera.



Rêve perdu par : Najib Bendaoud[5]

Un froid dépravé ronge mes cieux
Des sons débauchés érodent mon lieu
Des mouches ivres endommagent mon verre
Un vent malsain pervertit mon air
Des feuilles mortes fêtent ma solitude
La fumée de mes cigarettes m'encombre
De rêves avortés
Un froid immense vient loger
Discrètement
Ma chambre obscure
Un silence bavard me tient compagnie
Ce soir Excuse-moi Tulipe
Mes sentiments sentent le noir
Dans leurs ventres Ils sont cons
Je le sais Mais ils sont vrais
Comme mes montagnes d'en face
Ma main a le vide dans son âme
Mes pieds tremblent de ton absence

---

[5] Najib Bendaoud est né à Tétouan le 13 juillet 1953 à Tétouan (Maroc).

Où se sont enfuis les papillons
Qui ornaient mon cœur ?
Où se sont cachés les oiseaux
De mon arbre voisin ?
Où sont les chants logeant mes espaces alléchants ?
Où sont partis les sourires
De mon aube hallucinante ?
Tous les parfums se sont tus !
Toutes les musiques s'effondrent en douceur !
Toutes les joies se démantèlent !
Toutes les tulipes s'altèrent !
Et tous mes mots se ruinent !
A quoi bon d'attendre ce blanc du blanc !
A quoi bon d'aimer le silence de ton silence !
Le vide de ton vide !
Des nuits sans ta charmante voix !

Deux procédés principaux ont été mis en œuvre dans ce poème : d'un côté, il se prête aisément à la lecture recommandée par Nicolas Riffaterre qui vise à dégager l'invariant du texte à partir duquel il a été généré. Cet invariant ou noyau sémantique est constitué ici de la notion d'agression qui y a pris deux formes : une agression externe faisant opposer un agresseur étranger et un agressé intime, lequel est une partie de l'univers du poète démesurément vaste (cieux) ou infiniment petite (verre) et une auto-agression dont le sujet/objet est aussi un élément de cet univers.

Construit sur cette dualité, le poème se présente, du début jusqu'à sa fin, sous forme d'une suite continue d'images puisées dans différents champs lexicaux mais reproduisant toutes la même dichotomie. Il en est résulté, dans la première partie du poème, trois longs lexiques sémantiquement liés : agression/ agresseur /agressé. Parmi les formes d'acte d'agression externe dont a été victime l'univers du poète nous

citons (ronger –éroder- endommager-pervertir- encombrer…) et entre les aspects sous lesquels s'est manifesté l'agresseur nous relevons les éléments suivants : (froid – sons débauchés- mouches ivres- vent malsain- feuilles mortes- fumée de mes cigarettes – silence bavard …). Et les éléments agressés sont : (mes cieux – mon lieu – mon verre – mon air). Quant à l'auto-agression, elle a été pratiquée par des éléments du même univers comme suit : (les parfums se sont tus – les musiques s'effondrent – les joies se démantèlent – les tulipes s'altèrent -mes mots se ruinent).

Néanmoins, toutes ces formes d'agression ne sont qu'un alibi pour l'utilisation d'un deuxième procédé qui est l'amplification de l'état d'âme meurtri du poète à la suite d'une rupture amoureuse dont il a été victime et cette rupture se présente comme la cause directe de cet état. Ce qui fait que son report à la deuxième partie du texte après l'exposition détaillée de ses effets a pour but de créer un suspense très prenant.

Un poème admirablement tissé par des fils sémantiques extrêmement fins, ce qui n'est pas étrange de la part de ce poète qui se respecte en respectant toujours ses lecteurs



Guerrière par : Rolande Bergeron[6]

Je guerroie armée de mots
Je les tire à la fronde
Je les lance au javelot
Je fais flèche de toute lettre
Je suis fort habile à l'arc
Et comme Jeanne d'Arc
Je peux monter
Sur mes grands chevaux
Tremblez fauteurs de guerre !
Le feu nucléaire m'est asservi
Et les missiles grammaticaux
Font partie de mon arsenal
Tremblez, ogres et vautours
Je vais lancer contre vous
Les feux de mes consonnes
Et les balles de mes voyelles
Vos jours sont comptés
Car secondée par Jupiter

---

[6] Rolande Bergeron est née le 9 juin à la baie de Saguenay (Le Québec - Canada).

Je lancerai contre vous
La puissance de la foudre
Les éclairs de mon verbe
Vous foudroieront
Et mes mots rouleront
Comme tonnerre !
Sous l'égide d'Athéna
J'avance casquée
Et pleine d'audace
Je guerroie armée de mots !

Bien que le contenu de ce poème soit très clair et ne fait l'objet d'aucune équivoque, il n'a eu aucun effet négatif sur le côté esthétique du texte comme c'est le cas de plusieurs poèmes dit engagés où l'oralité disgracieuse prend le pas sur la qualité littéraire et la beauté du style. Et ce, pour deux raisons : la première est la pertinence de l'arrière-fond intellectuel duquel ce texte émerge et qui est en train de prendre de l'ampleur de par le monde depuis l'avènement des réseaux sociaux et leur extension à tous les domaines. Cet arrière-fond n'est autre que l'Universalisme qui tend à supplanter toutes les idéologies et se poser comme la seule alternative crédible capable de sauver l'humanité d'une catastrophe qui pourrait se déclencher à tout moment et entraîner l'extinction pure et simple de notre espèce. Dès lors, tous les universalistes du monde entier s'attellent, à l'instar de ce que fait ici la poétesse, à propager leurs idéaux qui font, en réalité, un tout indivisible et à livrer un combat farouche pour les imposer face aux fauteurs de guerre et à leur tête les grandes puissances ainsi que pour mettre fin aux fléaux dévastateurs de terrorisme, d'intolérance, de fanatisme, de racisme et de discrimination humiliante entre les deux sexes. Tout ceci est, comme nous l'avons dit, est important et clair. Mais le plus pertinent et attractif est, sans aucun doute, leur traitement esthétique qui se distingue par son originalité et sa finesse, étant né d'une idée maîtresse inédite, à savoir l'identification par

l'auteure de son verbe à un ensemble d'armes de toute sorte. Ce qui lui a permis de générer une série de comparaisons et de métaphores très évocatrices !



La différence par : Abdellatif Bhiri[7]

Tu es bleu, blanc, jaune ou noir
Tu es métisse, créole ou nègre
Tout le monde se voit au même miroir
Et il se voit digne et intègre

Les noirs renflouaient les fins négriers
De l'Afrique aux fins fonds des Amériques !
A Sparte, les Ilotes n'étaient-ils pas injuriés ?
De nos jours, des âmes en sont amnésiques !

Des sévices dans la péninsule arabique
Contre des minorités sans défense
Des « Bidounes » toujours colériques
Subsistant de peur et d'indigence !

Même au sein des peuples « civilisés »
Des pays des Lumières, si vantards !
L'autre être humain est si martyrisé
Parce que non conforme au standard !

---

[7] Abdellatif Bhiri est né à Safi en 1962 (Maroc).

Nombreux ont péris à cause de leur peau
Aztèques, Incas et Peaux-Rouges
A l'époque, on se foutait des drapeaux
N'avaient-ils pas le même sang bien rouge !

Le thème de la discrimination raciale abordé dans ce poème est l'un des thèmes les plus anciens dans la poésie universelle, comme le montrent les nombreux vers composés par le vaillant chevalier et poète préislamique Antara Ibn Chaddad, né d'un père arabe blanc et d'une mère noire éthiopienne et dans lesquels il décrit douloureusement le dédain implacable de sa tribu, y compris son père, à son égard, à cause de la couleur de sa peau. Depuis cette époque, il y a près de seize siècles et malgré l'abolition officielle de l'esclavage dans tous les pays du monde (le dernier était le Brésil le 13 mai 1888), le racisme n'a jamais disparu de la planète, non seulement vis-vis des noirs mais aussi à l'égard de tous ceux qui sont différents dans un lieu donné. Et c'est ce qui justifie la dénonciation par notre poète de ce comportement instinctif dégradant qui découle du côté agressif de l'homme, hérité, sans aucun doute, de l'animal.

Concernant ce poème en soi, du fait qu'il appartient au genre engagé, son auteur y a compté surtout sur la forte charge émotionnelle dont est porteur ce thème extrêmement sensible. Ce qui l'a amené à brosser dans quatre strophes sur cinq un tableau panoramique désolant, à l'échelle mondiale et à travers l'histoire de l'humanité, des sévices perpétrés sous différents cieux par des racistes de tout acabit, à l'encontre de groupes humains dont le seul péché est d'être minoritaire.

Cependant, comme dans tout texte littéraire militant, il ne suffit pas d'élever la voix contre les valeurs dégradées et les pratiques malveillantes qui enveniment les relations humaines sur terre. Il faut aussi avancer l'alternative qu'il faut. Ce que le poète a pris soin de faire dans la première strophe où il défend l'idée humaniste et universaliste

que tous les habitants de la terre sont égaux, quelle que soit leur couleur ou leur race.

Un poème répondant parfaitement aux critères du genre dans lequel il a été écrit et surtout la communicabilité et la défense de hauts idéaux humains.



Fils de l'Immonde par : Nwesla Biyong Paul[8]

Il n'y a plus d'amour
Ni pour la morale ni pour la justice
En l'être contemporain
La ruine en maraude est une machine implacable
Qui biaise gruge brise puis broie tout
Transforme l'anormal en mortelle norme
D'étranges tranches de nuit
Infectent ce jour éteint où
L'espoir à la voix cassée déchante
Les délires des fils de l'Immonde
Ont de longues mèches gluantes
Qui agrippent proches et passionnés
De curieuses ventouses aux extrémités
Aspirent lucidité et bon sens
Aucune goutte de l'essence vitale n'est épargnée
Les corrompus ont le cœur à l'outrage
Mener à la dégénérescence tout ce qui reste d'humain
Que la putrescence en leur sein emplisse le cosmos !

[8] Nwesla Biyong Paul est né le 3 novembre 1978 à Douala (Cameroun).

Avec le poète camerounais Nwesla Biyong, nous avons affaire, comme d'habitude, à la poésie de réflexion, à travers laquelle, il pense ce qu'on appelle aujourd'hui le « Sud » et qu'on dénommait auparavant le « Thiers-monde », dans sa relation avec les pays riches du Nord. Nous parvenant directement du cœur de l'Afrique, cette voix éprise de justice et sensible aux inégalités humaines entre, dès le début, dans le vif du sujet : tous les maux du monde actuel et surtout des pays pauvres proviennent d'une même source : « l'être contemporain » que le poète ne daigne même pas qualifier d' « humain », se contentant de ce mot « être » qui désigne expressément ce qui existe et non ce qui vit. Et la cause de ce déplorable appauvrissement est que l'homme qu'il était s'est vidé de son essence naturelle dont parlait Rousseau (1712 -1753), et ce, par son assujettissement maladif à ses pulsions barbares dont surtout l'amour des biens terrestres qui a fait de lui un corrompu prêt à piétiner toutes les hautes valeurs humaines pour une poignée d'argent. Bien entendu, le poète ne parle pas seulement des petits corrompus de tous les jours mais, en premier lieu, des chefs des grands trusts qui dominent la planète et qu'il qualifie de « fils de l'immonde », ceux qui, toujours insatiables et poussés par l'esprit de profit, étendent les tentacules de leurs multinationales jusqu'à tous les coins de la planète pour ne laisser aucune source de richesse même minime hors de leur portée. Et pour faire perpétuer à l'infini leur domination exploitante, ils ont façonné à leur image une anti-culture proprement dite destinée à la digestion, s'adressant aux instincts de la foule et ne véhiculant aucun idéal humain.

En un mot, ce poème se présente comme un cri dénonciateur de l'ordre mondial qui n'est, en son essence, qu'un grand désordre et dont les principales victimes sont les peuples du sud dont les Africains.

Sur le plan du style, l'auteur exploite à fond, au niveau des images, l'esthétique du laid conformément à la fameuse phrase de Paul Gauguin (1848 -1903) : « Le laid peut être beau, le joli, jamais ».

(Biaise gruge brise puis broie tout – étranges tranches de nuit Infectent ce jour- les délires des fils de l'Immonde ont de longues mèches gluantes qui agrippent proches et passionnés de curieuses ventouses aux extrémités aspirent lucidité et bon sens).



Le petit mendigot par : Ariel Boucher[9]

Ne reste pas assis
Igor ou Dimitri
Il fait un froid de loup
Tu n'auras pas un sou
Ravale tes sanglots
S'en foutent les prolos
Le monde n'est pas beau
Pour un p'tit mendigot
Retourne- t'en là-bas
Chez toi dans ton ghetto
Ton enfer ici-bas
Te colle à la peau
Ne reste pas ainsi
Igor ou Dimitri
Bientôt tombe la nuit
T'auras, pas un radis
Refoule tes larmes
Le temps est aux armes

---

[9] Ariel Boucher est née à Toulouse (France).

Qu'est-ce qu'un mendigot ?
Le mond' tomb' en morceaux
Retourne chez les tiens
Entre loups et chiens
Es frèr's de misère
Ta propre guerre
Ne reste pas ici
Igor ou Dimitri N'exist'
Le paradis
Que pour les biens nantis
Arrête de pleurer
Le monde n'est pas prêt
A verser son écot
Pour un p'tit mendigot
Retourne d'où tu viens
Demain qui se souvient
Tu n'es qu'une ombre
Parmi d'autres ombres

Ariel Boucher est incontestablement l'une des voix les plus représentatives de la poésie engagée de qualité sur facebook, du fait de sa conviction qu'un contenu militant ne fait pas, à lui seul, d'un texte en vers un bon poème et que la poésie doit demeurer avant tout un art quelle que soit la noblesse des idées qu'elle véhicule. Et comme dans tous les genres poétiques, il n'existe aucune recette pour fignoler le côté esthétique, car chaque poète possède sa conception propre de ce qui fait l'essence de l'art poétique. Pour l'auteure de ce poème, la stratégie qu'elle adopte souvent pour atteindre ce but comporte l'usage de deux procédés principaux :le premier est le façonnage d'un discours multi-cibles, à l'instar de celui qui est énoncé dans ce poème, par la voix d'une locutrice et dont la portée varie d'une séquence à une autre, allant de la compassion (il fait un froid de loup-bientôt

tombe la nuit) au conseil (ne reste pas assis – ne reste pas ainsi – refoule tes larmes – arrête de pleurer…) à l'instruction (tu n'auras pas un sou – t'auras, pas un radis…), au regard philosophique sur les inégalités sociales (ravale tes sanglots /s'en foutent les prolos /le monde n'est pas beau /pour un p'tit mendigot – n'exist' le paradis que pour les biens nantis – tu n'es qu'une ombre parmi d'autres ombres…). Le second procédé est l'intensification du rythme interne par l'usage massif du mode impératif (ne reste pas : 3 fois -ravale – retourne – arrête – retourne) et de l'asyndète c.à.d. la suppression des conjonctions de coordination. A ces deux procédés s'ajoutent la forte charge émotionnelle que porte le sujet du mendiant et le niveau de langue utilisé, en l'occurrence, un français familier et populaire plein de mots et de phrases tronqués.

Un poème émouvant et bien réussi techniquement !



Interprétation par : Mohamed Bouhouch[10]

L'eau goutte du robinet…
Larme…après larme…
Et tandis que je comptais les gouttes
Et leurs gémissements…
Pour en composer des pluies
Un mauvais sang éclata soudain…
Avec une odeur de tristesse.
(Ö récepteur paresseux … !)
Je t'incite à interpréter le paysage.
Quant à moi
J'appelle ce robinet délabré… mon âme
De laquelle jaillit une eau
Rouge pourpre comme le déluge

Ce poème symbolique est construit sur une comparaison charnière insolite entre l'égo du locuteur (la personne qui parle) et l'image d'un robinet qui goutte d'abord des larmes puis se met soudain à faire jaillir un flot de sang. Cette comparaison que l'auteur incite les lecteurs à interpréter, taxant certains d'entre eux de paresseux, se prête à

[10] Mohamed Bouhouch est né le 30 août 1962à Sfax (Tunisie).

différentes lectures ou, si nous le voulons, à divers déchiffrements dont nous ne retenons, conviction exige et aussi faute de place, que la (ou le) nôtre. Pour résoudre l'énigme de cette auto-identification surprenante de la part du locuteur, il est nécessaire d'essayer de mettre en lumière les significations des trois éléments principaux qui composent le comparant, à savoir : la perte de sang, le robinet en piètre état et l'égouttement de l'eau. Etant donné que le sang symbolise universellement l'énergie vitale qui anime toute créature vivante, sa perte signifie tout simplement la diminution de cette énergie. Et cette diminution devient grave voire mortelle lorsqu'elle est, comme c'est le cas ici, quantitativement importante (un mauvais sang éclate soudain). Quant au deuxième symbole et vu que l'eau est la source même de la vie, sa raréfaction a le même sens que la perte de sang. Ce qui donne donc deux images équivalentes utilisées pour illustrer le noyau sémantique du texte. Le troisième symbole, enfin, c.à.d. le vieux robinet, sa forme fait penser à l'organe mâle de l'appareil génital. Et son atrophie est donc un signe d'impuissance et de perte du pouvoir de procréation. Vu de l'extérieur et en ne se tenant qu'au niveau locutoire (ce qui a été dit effectivement), le poème pourrait être compris comme faisant état d'une simple phobie de vieillesse ou d'une peur de la mort. Mais si on établit un lien entre ce niveau et la situation de marginalisation totale dans laquelle se sont trouvés les artistes et les écrivains depuis l'avènement du printemps arabe en Tunisie, le texte prendra un tout autre sens et le délabrement du robinet acquerra plutôt le sens de castration et de desséchement des sources créatives chez l'artiste ou l'écrivain. Et dans ce cas, le poème prend l'aspect d'un véritable cri de détresse lancé par le poète, qui après un court moment d'illusion (et tandis que je compte les gouttes et leurs gémissements… pour en composer des pluies), prend conscience de l'état de paralysie totale dans lequel il s'est trouvé. Un poème profondément lyrique sur fond politique écrit avec flamme et délicatesse, émanant en même temps du fond du cœur et du réel vécu.



Je voulais te dessiner un monde par : Maissa Boutiche[11]

Sur l'île de ma jeunesse
J'ai exposé mes plus belles années
De ma naïveté et de mon innocence
J'ai tissé un tapis où chantait la vie
J'ai brodé un joli monde
Dans mes rêves, je me suis tapie
Je voulais te dessiner un monde
Ou je te chante en poésie
Hélas,
La vie a pris une autre tournure
Déçue, sur le boulevard de la vie
Mes rêve sont en guenilles et déchus
Je n'avais pas grand-chose à t'offrir
Que l'amour et la tendresse
Qui de mon enfance, je n'ai pas eu
J'ai voulu être le chêne
De mon ombre, te protéger

[11] Maissa Boutiche est née à Eulma, Wilaya de Sétif (Algérie).

Le phare sur ton chemin
Et de mon pas te guider
Je voulais t'offrir un monde
Meilleur que celui que j'ai eu
Semer, tout bonheur du monde
Dans tes beaux yeux bleus si gais
Désolée, ma déception et si profonde
Pardon, la vie ne m'a pas épargnée
Impuissante à son vent, elle me fait plier en deux
Je n'ai que mon cœur qui déborde
D'amour, sur une musique de Slow

Bien que l'auteure de ce poème affectionne le genre lyrique, elle lui donne dans la plupart de temps une teinte réaliste. Et c'est peut-être pour cette raison que les thèmes qu'elle traite sont généralement des thèmes sociaux, comme c'est le cas dans ce poème où elle part d'une expérience apparemment amoureuse qui n'a pas abouti et dont elle endosse franchement et courageusement la responsabilité de l'échec, pour concevoir un discours d'aveu et de confession extrêmement sincère et créer ainsi une atmosphère d'intimité entre elle et le lecteur. Structuralement, et sans doute pour mettre en valeur cet aveu, elle construit son discours qui est du genre que John Searle a appelé « Expressif », sur une dualité saillante : vouloir (je voulais te dessiner un monde ou je te chante en poésie – j'ai voulu être le chêne de mon ombre, te protéger le phare sur ton chemin / et pouvoir (la vie ne m'a pas épargnée Impuissante à son vent, elle me fait plier en deux). Dans l'isotopie chapeautée par la notion pouvoir, la poétesse insiste longuement sur sa faiblesse et son incapacité d'influer sur le cours des choses comme pour justifier l'échec de ses bonnes intentions à l'égard de l'allocutaire. Quant à la seconde, elle est axée sur ces bonnes intentions qui convergent toutes vers un but précis : le rendre heureux (je voulais t'offrir un monde meilleur que celui que j'ai eu semer, tout bonheur du monde dans tes beaux yeux bleus si gais). Mais pourquoi

s'est-elle tue sur les causes de cette impuissance ? En tout cas, la non mention de ce détail n'a pas manqué de créer un suspense de nature à exciter la curiosité du lecteur.

Un texte confessif, empreint de sincérité, bien structuré et écrit dans une langue simple et imagée.



La Cité est une énigme par : Mohamed Ammar Chaabnia[12]

La Cité est une énigme
Qui suscite l'inquiétude de notre présent
Elle serpente comme les vipères.
Ses quartiers s'assoient sur la queue
Comme des chiens
Au dessus du paysage à répétition.
Comme si la ruine
Est le sein d'une mère stérile !
Ce qui ne s'oppose point
A la sincérité d'une réponse logique
Est que lorsque la terre a fécondé
Sous cette cité
Et s'est revêtue d'herbe
Elle n'a pas quitté sa faiblesse et sa famine.
Et le plus déconcertant
Est qu'elle ne récompense pas par l'amour
Ses adorateurs

[12] Mohamed Ammar Chaabnia est né le 28 juillet 1950 à Métlaoui (Tunisie).

Mohamed Ammar Chaabnia, ce poète dont je suis le parcours depuis le début des années soixante-dix, est aujourd'hui l'une des voix poétiques les plus dignes de respect en Tunisie. Après avoir fait ses débuts au sein du groupe engagé dit « Les poètes miniers », sa poésie, tout en conservant ses thèmes militants initiaux, a acquis, au cours des années quatre-vingt-dix, deux nouvelles dimensions : l'une esthétique, en privilégiant le discours évocateur et suggestif, au détriment du discours idéologique sec, conscientisant ou exhortant la foule et l'autre est universaliste et humaniste.

Ce poème appartient à une série qu'il a consacrée à la « révolution tunisienne » qui était, en réalité, un mouvement spontané, très considérable de jeunes chômeurs et de marginaux sans direction ni programme qui a éclaté en décembre 2010 pour protester contre la misère et l'exclusion et la réclamation du travail et de la dignité puis il a fait tache d'huile dans plusieurs pays arabes, entraînant dans chaque pays qu'il atteint l'effondrement de l'économie et la mort de plusieurs milliers de citoyens sans que les peuples de ces pays aient vu, par la suite, leur situation s'améliorer ou les prémisses de jours meilleurs poindre à l'horizon. Et étant donné que le poète a vu dans ce mouvement, les premiers jours de son éclatement, un soulèvement populaire visant l'établissement d'un état socialiste (et au même moment les islamistes y avaient vu une révolution religieuse pour la mise en place d'un état religieux, le califat), il n'a pas tardé à exprimer son désenchantement devant l'absence de mesures pour le développement des régions défavorisées, l'élévation du taux du chômage, la marginalisation des écrivains et des artistes, la montée du terrorisme, l'intensification de la contrebande, la prolifération de l'économie parallèle [2] ce qui a eu pour résultat l'enrichissement encore plus des riches et l'appauvrissement des pauvres De ce désenchantement qui constitue le noyau sémantique du poème, l'auteur a généré un symbole charnière, celui de la Cité (la Tunisie) qui a laissé passer une chance inespérée (lorsque la terre a fécondé sous cette cité et s'est revêtue d'herbe elle n'a pas quitté sa faiblesse et sa famine) pour accéder au rang de la Cité idéale où règnent prospérité,

liberté, égalité et justice. Bien plus, elle était d'une ingratitude stupéfiante à l'égard de ceux qui l'aiment (elle ne récompense pas par l'amour ses adorateurs). Et du coup, elle met ses habitants dans un état de crainte quant à leur devenir et de terreur de ce qui pourrait leur advenir à tout moment (la Cité est une énigme qui suscite l'inquiétude de notre présent).

Stylistiquement, la construction du poème sur l'image symbolique centrale de la cité a permis de l'étoffer, tout au long du texte, par le biais de la comparaison, de nombreuses images secondaires appartenant à d'autres différents champs (elle serpente comme les vipères – ses quartiers s'assoient sur la queue comme des chiens).

Enfin, si Mohamed Ammar Chaabnia s'est vu décerner en 2011 le prix du meilleur poème sur la « révolution », le voici qui écrit sur elle l'une des meilleures élégies.



L’obscur : un poème de Lydia Chabert-dalix[13]

Au fond du gouffre je n’y vois goutte
La pente est douce, l’espoir dégouline
Des aspérités brisent, ça et là, quelques doutes.
Au-dessus de l’obscur, demeurent des dolines.
Sur lesquelles s’écorche le cœur des merles écrasés
Imprudents étourdis qui traversent nos goudrons !
Rouge flaque et plume noire sur les routes. Pulvérisés.
Je fais corps avec la caverne, deviens stalactite long et rond.
Petit Patapon survit sur les ailes d’un héron
Ne plus jamais bouger. Épuisée.
Ma chanson s’est éteinte, chandelle muette.

Voici un poème bondé de symboles archétypaux dont la plupart se rattachent à la notion principale affichée dans le titre « L’obscur » qui indique la difficulté de voir la réalité externe ou le fond de soi-même ou les deux à la fois, le plus souvent à la suite d’une perte de repères. Le premier de ces symboles cités par la poétesse est le gouffre qui s’associe bien avec cette notion, du fait de son impressionnante profondeur et le manque total de visibilité en son intérieur, mais qui a,

[13] Lydia Chabert-dalix : poétesse française habitant à Villard-De-Lans Rhones-Alpes (France).

en plus, une signification spécifique ne faisant normalement d'aucune controverse : la sensation de néant qui engloutit tout sens de la vie et donne l'impression à l'individu que toutes ses actions ne mènent nulle part. Ce qui, n'est pas, en dépit de l'unanimité sur cette explication, le cas ici où la descente dans ce gouffre ne se fait pas sous la forme d'une chute mais d'un glissement doux sur une pente. Et cette sensation s'expliquerait par l'attraction vers le bas dont a parlé Freud et qui fait aimer à l'être humain le retour inconscient à la terre, la matière de laquelle il fut créé.

Un autre symbole non moins surprenant : celui de la caverne qui s'oppose de par sa forme horizontale au gouffre et dont la signification est, par contre, positive : la protection de l'être humain des dangers externes, ce qui l'assimile à la matrice de la mère où le bébé jouissait de sécurité avant son éjection vers le monde extérieur plein d'épines et d'embuches, lesquels sont représentés ici par cette image sanglante de merles « écrasés » et « pulvérisés ». Et le résultat de cette vision de soi-même et du monde est une fuite en arrière et un repli sur soi que décrit bien cette auto-comparaison à une stalactite (Je fais corps avec la caverne, deviens stalactite long et rond).

Un poème psychologique concis et au sens très condensé, alliant profondeur et délicatesse du style.



Ma mémoire s’enfuit de moi par : Rachel Chidiac[14]

Ma mémoire s’enfuit de moi
Gît endormie entre tes côtes,
Quémande au jasmin un brin de parfum.
Une mélodie de vie me parvient
Avec les ariettes de l’aveu.
Je brise à mon profit le roupillon de l’élan.
Un résidu de féminité tressaillit en moi
Pareil à des débris sur lesquels
Ont été imprimées les blessures.
J’appuie ma tête sur l’accoudoir du chemin
J’attends …
Une aube aux brises de soie approche.
Je ferme les paupières.
Je m’enfuis vers lui telle une fillette.
Sur les lèvres un sourire éclot pour une larme.
Là-bas dans les ombres de mes plaines
Il y a un bout de spectre.
Un soupir pareil à la mélodie d’une flûte

[14] Rachel Chidiac est née à Rachiine (Ras Al Ein) à Zgharta (nord du Liban).

Chatouille mes souffles.
Viendras-tu à l'aube ?
Je t'en conjure ! Dis-moi :
Comment pourrais-tu être
Parfois un débris blessant de l'éloignement
Et parfois un baume pour ma blessure ?

Etant le préfacier du premier recueil de cette poétesse intitulé « Excuse-moi » paru à Beyrouth en 2010 et l'auteur d'une longue étude sur ce même recueil publiée la même année, en plus de notre suivi régulier de ses publications depuis près de quatre ans, lequel a été couronné par la composition d'un livre sur sa poésie paru cette année (2016) dans la collection « Figures poétiques du monde », tentons, dès le début, de résumer très brièvement son expérience poétique afin d'aider le lecteur à y situer ce nouveau poème. La plupart, si ce n'est la totalité, des écrits de cette auteure, qu'ils soient en poésie ou en prose, gravitent autour du thème de l'amour platonique unique, fusionnel et permanent, consolidé par une foi chrétienne inébranlable qui conçoit la relation homme/femme comme une union pour le meilleur et pour le pire sur terre puis éternelle après la mort. Ce qui s'exprime souvent au biais du procédé de l'implant (ma mémoire s'enfuit de moi, gît tout endormie entre tes côtes). Néanmoins, le caractère spirituel profond de cet amour n'empêche pas de jouir du plaisir sensuel légal et dans certaines mesures que procure le contact avec la deuxième moitié. Ce qui le démarque à la fois de l'amour charnel proprement dit et de l'amour spirituel pur. Une deuxième caractéristique de cet amour est qu'il s'inscrit dans un mouvement général et absolu auquel participent toutes les créatures de l'univers, du fait qu'il constituerait l'essence même de cet univers et de l'existence qu'il abrite, d'où le recours fréquent à la convocation des éléments naturels (quémande au jasmin un brin de parfum- une aube aux brises de soie approche). Cependant en raison de la faiblesse de la créature humaine, cet amour sublime et idéalisé n'est jamais à l'abri des hauts et des bas relationnels, d'où l'assombrissement parfois de ses horizons par des heurts et des

signes d'incompréhension passagers (pareil à des débris sur lesquels ont été imprimées les blessures – là-bas dans les ombres de mes plaines – ma blessure – comment pourrais-tu être parfois un débris blessant de l'éloignement). Et c'est justement ce côté humain ambigu et insaisissable qui constitue le charme de l'amour (sur les lèvres un sourire éclot pour une larme – comment pourrais-tu être parfois un débris pour l'éloignement et parfois un baume pour ma blessure ? – sur les lèvres un sourire éclot pour une larme).

Au niveau du style, la nature particulière de la scène décrite a entraîné l'emploi des deux tons lyrique et euphorique souvent entremêlés : le premier pour l'exaltation du moi (un résidu de féminité tressaillit en moi) et le second pour exprimer la joie et le bonheur voire l'extase ressentis par la locutrice (une mélodie de vie me parvient avec les ariettes de l'aveu – un soupir pareil à la mélodie d'un flûte chatouille mes souffles).

Un texte typique portant l'empreinte singulière de son auteure, finement organisé aux deux niveaux formel et sémantique, en dépit de la fluidité des sentiments qui le traversent de bout en bout.



C’était son anniversaire par : Philippe Correc[15]

C’était son anniversaire
A mon papa.
On faisait la fête hier
Tous, ces jours-là.
Aujourd’hui l’cœur à l’envers
Je pense à toi.
J’aurais tant voulu mon père
Encore une fois.

J’ai en mémoire
Ces rédactions
Où tu m’aidais
A faire le plan
Mais pour les maths
Nous étions deux
Rivalisant
Sur la vitesse.

[15] Philippe Correc est né le 20 octobre 1962 à Paris(France).

Je te revois
Dans la cuisine
Cherchant au loin
A l'horizon
Par la fenêtre
Tu t'évadais
Et ton regard
En disait long.

Je me souviens
De nos fous rires
Trop peu nombreux
Je le déplore.
Et ton sourire
Qui m'électrise
Je ne pourrais
M'en séparer.

Je me rappelle
A Savigny
Où dans le ciel
Nous regardions
Tes yeux brillaient
Devant ces spots
Tu m'inventais
Belles histoires.

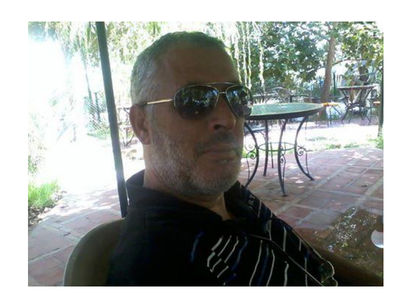
J'ai souvenirs
Parfois des flashs
De ton visage
De ta moustache

Dans ces moments
Où rien ne va
Je sens ton souffle
Sur moi Papa.

Les poèmes sur le père sont relativement rares, en comparaison avec ceux qu'on consacre à la mère. En Tunisie, par exemple, et si je me rappelle bien, c'est la poétesse Imène Amara qui semble être, jusqu'à présent, la seule à accorder au père dans ses écrits une place prépondérante. Expliquons-nous ce manque ou peu d'intérêt au père chez les poètes de sexe masculin par le complexe d'œdipe, étant donné qu'il représente dans l'inconscient du fils, si l'on croit Freud, un rival qui s'approprie la mère corps et âme ainsi que l'autorité qui est souvent associée à la notion de punition ? Et même chez l'auteur de ce poème, c'est la première fois que nous lui lisons un poème sur ce thème. Continueras-t-il à le traiter dans d'autres textes ou il ne s'agit seulement que d'un fait unique et exceptionnel qui ne se répétera pas ? En tout cas, l'image donnée du père, dans ce poème, est entièrement positive, aussi bien au niveau du dit que celui du non-dit où la lecture attentive et fouineuse ne laisse soupçonner l'existence d'aucun indice qui dévoilerait une attitude négative même inconsciente à l'égard du père. En effet, le locuteur donne de lui le portrait d'un père incarnant le soutien moral (des flashs de ton visage de ta moustache dans ces moments où rien ne va je sens ton souffle sur moi Papa), d'un père formateur, soucieux de l'avenir de son fils (j'ai en mémoire ces rédactions où tu m'aidais à faire le plan mais pour les maths nous étions deux rivalisant sur la vitesse), sérieux (je me souviens de nos fous rires trop peu nombreux je le déplore) mais plein de tendresse (ton sourire qui m'électrise je ne pourrais m'en séparer) et qui élève son fils, sans doute sans le vouloir, à son image, car ce sont son esprit créatif (à Savigny où dans le ciel nous regardions tes yeux brillaient devant ces spots tu m'inventais belles histoires) et son inclinaison pour la rêverie (je te revois dans la cuisine cherchant au loin à

l'horizon par la fenêtre tu t'évadais et ton regard en disait long) qui auraient éveillé chez le fils ses dons poétiques.

Stylistiquement, l'énumération des qualités du père, tout au long du poème, a engendré un rythme interne intense qui a éliminé tout besoin de rimer les vers. D'autre part, la forte charge émotionnelle que porte le thème a été suffisante pour attacher le lecteur au texte au lieu des images ultra-recherchées.



Il manque une virgule par : Mohammed Derkaoui[16]

Loin dans les ténèbres d'où jaillit la lumière
La quintessence des voix primaires
Voies qui mènent au premier cri
Évanouissant les mères
Faisant chanter les sages de la vie

Loin
Es-tu déjà arrivé
As-tu touché les bordures
Les veines qui irriguent la nuit

Est-ce une page vierge devant sa plume
Ou ses couleurs en font déjà un tableau confus

Trop de biffures
Il manque une virgule
Pour former l'incise

Les voyelles qui faisaient scandale
Et rythmaient les désirs futurs

---

[16] Mohammed Derkaoui est né le 27 janvier 1962 à Casablanca (Maroc).

Sont-elles parties avec Zérieb
Ou cherchent-elles leur voie
Dans le Slam
Transcrire la voix du vacarme
Ou la solitude de l'âme
Avant que se déclenchent
Les cauchemars
Que dalle

Dans ce nouveau texte, le poète se pose la question éternelle à laquelle personne n'y a trouvé de réponse, à part les « écrivants » - Et comme ils sont nombreux !- pour qui écrire n'est qu'un simple acte de langage, visant à dire quelque chose, exactement comme cela se passe dans la langue commune de tous les jours. Pour l'écrivain, le vrai, l'acte d'écrire est, par contre, une réponse irrésistible à un besoin vital émanant du fin fond de l'être et dont les mobiles sont de deux sortes : les uns sont minimes - et ceux-là sont conscients et superficiels, étant liés aux activités et préoccupations quotidiennes – et les autres sont prépondérants et profonds, car ils sont dotés de deux principales dimensions : l'une est existentielle et consiste, pour l'écrivain ou le poète, à accéder au statut de créateur, dans le but de se libérer de l'angoisse qui le ronge constamment dans un monde qui existe en dehors de sa volonté et où il se sent « de trop » selon le terme de Sartre. Et c'est ce qui expliquerait cette envie insistante chez l'auteur de ce poème de revivre, par le biais des mots, le premier acte de création accompli par Dieu au commencement de l'univers (loin dans les ténèbres d'où jaillit la lumière la quintessence des voix primaires voies qui mènent au premier cri évanouissant les mères faisant chanter les sages de la vie).Quant à la seconde dimension, elle est psychique. Et le propre de celle-ci est qu'elle est insaisissable, du fait que les mobiles de l'écriture dépassent la volonté de l'écrivain lui-même. En effet, s'il est certain que l'écrivain ou le poète n'est pas un prophète qui reçoit la révélation du Créateur de l'univers, il n'en demeure pas moins que ce qu'il écrit lui parvient de sources

inconnues, étant donné que la plupart des idées et des images qui prennent d'assaut son esprit au moment de l'écriture le surprennent réellement, parce qu'il n'y avait jamais pensé auparavant. Et c'est ainsi que devant le caractère obscur de cette dimension psychique de l'écriture, le poète ne peut que se poser des questions brûlantes sans attendre des réponses (es-tu déjà arrivé as-tu touché les bordures les veines qui irriguent la nuit ? - les voyelles qui faisaient scandale et rythmaient les désirs futurs sont-elles parties avec Zérieb ou cherchent-elles leur voie dans le Slam ?). En tout cas et quelle que soit la nature réelle de l'écriture poétique, elle sert parfois à anticiper les malheurs et les crises grâce à la sensation de détente et de bien-être qui s'ensuit.

Un poème qui s'inscrit dans le questionnement de l'énigme de l'écriture et qui, de surcroit, se distingue par la transparence de sa langue et la finesse de son style.



Je n'ai pu peindre la lune par : Saiif Ali Dhrif[17]

Le café est noir sombre
Mon humeur ressemble à cette nuit
Je n'ai pu peindre la lune
Je n'ai même pas pu allumer mes cigarettes
Peut-être parce que je n'étais pas sûr
De la blancheur de la feuille
Peut-être parce que je n'ai pas ouvert le conte
Comme un enfant
Tout en souhaitant la victoire du héros

L'impossibilité de s'exprimer est un état rare mais que connaissent pourtant bien les vrais poètes, écrivains et artistes. Et il se présente comme une sorte de blocage devant la feuille blanche ou la toile ou tout autre support pour l'œuvre de création à réaliser. J'ai dit « les vrais » parce que les simples amateurs et les versificateurs en poésie ou les « écrivants » dans le domaine du récit ne peuvent pas, en principe, le connaître car, pour ceux-là, la création se réduit à une opération de fabrication ou de bricolage qui ne nécessite aucune abstraction du monde extérieur et aucun repli sur la vie intérieure. L'état d'inhibition devant le papier blanc que ressent l'auteur de ces vers au moment où

[17] Saiif Ali Dhrif est né le 16 mars 1972 à Dar Chaabane Al Fihri (Tunisie).

il tente de s'exprimer est une preuve que l'acte de création chez lui ne s'accomplit qu'en fonction de ce qu'on appelle communément « l'inspiration » qui se présente comme un état de recueillement au cours duquel le poète ou l'écrivain ou l'artiste se sent assailli par des idées surprenantes et des fantasmes auxquels il n'a jamais pensé. Le grand poète tunisien Aboulkacem Chebbi (1909-1934) avait, d'ailleurs, affirmé dans ses mémoires qu'il avait une fois composé tout un poème en plein sommeil et lendemain, en se levant, il n'avait fait que le transcrire sur le papier sans la moindre modification. D'où vient donc cette inspiration ? Et a-t-elle quelque chose de commun avec la révélation divine que reçoivent les prophètes ? Pour les cogniticiens et les neuroscientifiques qui se penchent depuis quelque temps sur ce phénomène, l'inspiration proviendrait d'une zone encore inexplorée du cerveau humain qui est composé, comme on le sait, de près de quinze milliards de neurones. D'autre part, l'un des caractères les plus marquants de ce phénomène est qu'il ne dépend point de la volonté du créateur mais il surgit brusquement au moment où il ne l'attend guère. Ce qui fait qu'en son absence, le créateur se trouve dans un état de blocage communicatif total comme l'a si bien décrit notre auteur.

Sur le plan du style, Saiif Ali dont je connais bien le parcours use souvent de la technique dite « la poéticité des choses » chère au poète français Francis Ponge (1889 – 1988) qui consiste à faire parler les choses pour rendre compte du « monde muet» qui est « la seule patrie » des poètes. Et à Ponge de préciser : « c'est bien ainsi qu'il faut concevoir l'écriture : non comme la transcription, selon un code conventionnel, de quelque idée mais à la vérité comme un orgasme ».

Enfin, l'auto-identification dans les deux derniers vers à l'enfant entièrement absorbé dans le monde féérique des contes est une autre preuve du caractère irrationnel et indéfinissable de l'inspiration.



Si ma plume …. Par : Assane Dieng (Azo Jeng)[18]

Si ma plume
Pouvait changer le monde,
Je composerais des vers si dévastateurs
Que la misère ne serait qu'un vaste désert de poussière
Esclave d'un vent intransigeant
Que mon souffle rauque engendrerait, dissipant
Les moindres atomes miséreux dans les eaux bénies.
Si ma plume
Pouvait changer le monde
Je composerais des vers résurrecteurs
Pour qu'enfin sèchent les larmes de l'orphelin maudit
Par les regards dédaigneux et inquisiteurs
D'une société inhumaine régie par un hypocrite déni de maternité
Et une sournoise compassion qui cache mal un mépris de l'humanité.
Si ma plume
Pouvait changer le monde
Je composerais des rimes salvatrices

---

[18] Assane Dieng à l'état civil, portant le nom d'auteur d'Azo Dieng et un deuxième pseudonyme Assane Jung est né le 2 mars 1990 à Dakar (Sénégal).

Pour que guérissent tous les maux, même les plus intrépides.
Que règnent éternellement la paix du cœur et le bien-être chez le sage
Accablé par la chaleur suffocante du soupir flagellé par la rage
De l'être mourant sur l'autel des affamés fauves et satanées charognes.
Si ma plume
Pouvait changer le monde
Je composerais des rimes protectrices,
Pour que l'innocent esprit soit à l'abri de la hargne
Du détracteur haineux et puisse goûter avec quiétude aux délices
D'un monde sincère où honneur et loyauté seraient rois,
Et disparaîtraient alors les pâles fresques de mauvais aloi.
Si ma plume alanguie
Pouvait changer le monde
Alors je composerais des poèmes bienheureux
Qui seraient déclamés et chantés même par les nourrissons
A l'orée de la vie, pour célébrer les jours les plus heureux.
Si ma plume lasse
D'un seul jet d'encre pouvait
Enfin changer le monde
Alors j'écrirai un poème d'un seul mot
Et je mettrais un point final au dernier vers de mon sempiternel poème.

L'un des deux sens essentiels du conditionnel est l'expression de l'irréel et de l'imaginaire. Et ceci, lorsque les conditions sont impossibles à atteindre. Mais si ce cas est exclu de la réflexion des scientifiques pour lesquels l'esprit humain ne peut procéder que du possible au possible, les poètes, eux, font fi totalement de cette règle, du fait que leur domaine de prédilection est la rêverie. Néanmoins, le rêve, pour le poète, n'est pas toujours un moyen compensatoire pour

échapper à une réalité insupportable, car l'histoire de la littérature est là pour témoigner que l'impossible rêvé par des poètes devins à la sensibilité extrêmement fine se réalisa après leur mort et notamment les grands changements politiques et sociaux que personne à leur époque et dans leur entourage n'imaginait. Le grand poète tunisien Aboulkacem Chebbi (1909 -1934) n'avait-il écrit au début des années trente s'adressant au colonisateur au moment où il fêtait le bicentenaire de l'occupation de la Tunisie :

حَبيبُ الظَّلامِ، عَدوُّ الحياهْ ¤¤¤ ألا أيـــهـــا الظَّـــالــمُ المستبدُ
ويأكلُك العاصفُ المشتعِلْ ¤¤¤ سيجرفُكَ السيلُ، سيلُ الدماء

Ö tyran et despote ! Ami de l'obscurité et ennemi de la vie !
Tu seras entraîné par le torrent, le torrent du sang
Et dévoré par la tempête déchaînée

Dans cette même lignée, notre ami le poète sénégalais Azo Jeng (alias Assane Dieng) esquisse dans ce poème l'image d'un monde nouveau où disparaitront toutes les formes de misère, d'injustice et d'humiliation dont pâtissent aujourd'hui des millions d'humains ,en raison de la cupidité, de l'égoïsme, de l'arrogance et de la vanité d'une minorité qui cherche par tous les moyens qu'ils soient légaux ou illégaux à s'approprier toutes les richesses du monde que ce soit au niveau local où à l'échelle du globe. Certes, le poète est conscient de l'inefficacité des moyens dont il dispose au moment présent et qui se limitent aux mots et aux rimes (Si ma plume: 6 fois), mais qui dit que son appel ne contribuera pas à galvaniser les générations futures qui le mettraient à exécution ?

Un poème engagé au style enfiévré et émouvant !



Me voici au seuil de tes lèvres par : Claude Donnay[19]

De nouveau
Me voici en chemin
La gorge traversée
Par un chant de pluie
Le regard noyé dans ton visage
Qui danse entre les troncs
Des arbres suppliciés par l'hiver

De nouveau
Me voici au seuil
De tes lèvres pleines
Que la brume voile
Quand l'aube se baigne dans la mer

Je marche
Un nuage noir au creux de la main
Je contourne la terre pour un jour
Te surprendre à ton réveil

[19] Claude Donnay est né en 1958 à Ciney (Belgique).

Dans ce court poème amoureux, l'auteur exploite à fond sa sensibilité esthétique et son imagination pour décrire son désir ardent de rejoindre sa bien-aimée. Trois axes principaux entremêlés se sont partagé le contenu de cette description : l'état d'âme du poète se trouvant loin de sa bien-aimée, la forte attirance qu'elle exerce sur lui et les obstacles qui le séparent d'elle. Nous les avons qualifiés d'"entremêlés" parce que l'attention du poète ne s'est pas focalisée sur eux l'un après l'autre, au cours du développement du texte, mais elle n'a pas cessé de se déplacer entre eux dans un va-et-vient ininterrompu. Et c'est ainsi que l'état d'âme effervescent du locuteur s'est trouvé traversé, de bout en bout, par une sensation de frustration engendrée par un ensemble d'obstacles entravant le chemin menant à sa bien-aimée (je marche un nuage noir au creux de la main – tes lèvres pleines que la brume voile - les troncs des arbres suppliciés par l'hiver – l'extrême longueur du chemin : je contourne la terre)et une envie pressante de la contacter, suscitée par l'attrait qu'exerce sur lui sa beauté physique (le regard noyé dans ton visage - me voici au seuil de tes lèvres pleines). Sur le plan stylistique, le poète a usé de divers procédés dont surtout l'hyperbole (regard noyé dans ton visage - arbres suppliciés par l'hiver- l'aube se baigne dans la mer – je contourne la terre), le recours massif au lexique de la nature (pluie – brume – aube – mer – nuage – terre…), ce qui a empreint le texte d'un ton romantique très prononcé et le parallélisme (c.à.d. le rapprochement de phrases ou de propositions possédant une structure grammaticale semblable) sur la base duquel il a construit les deux premières strophes, pourvoyant ainsi le poème d'une structure rythmique bien ajustée.



L'Orient martyrisé …par : Rémy Ducassé[20]

Cet homme là, assis prostré
Répétait sans cesse têtu
Nous venons tous de l'Orient.
Aujourd'hui ma plume est brisée
Mon encre a séchée au fond
De l'encrier des esprits saccagés.
Cet homme là, assis à sa fenêtre
D'un air triste, gouffre profond
N'entendait plus que les bombes.
Orient, Orient, Orient martyrisé !!!
Je suis cet homme, et vous ???
Qui répète sans cesse têtu
Nous venons tous de l'Orient !!! Et vous ???
Je réponds, car vous n'osez le faire
Même vous, je hurle… Même vous !!!
Cet enfant là, assis au creux des bras
De sa mère accroupie prostrée
Silencieuse et sans regard

[20] Rémy Ducassé est né le 15 Août 1951 à Castres dans le département du Tarn (81) (France).

Derrière ses yeux vides
Je vois toute notre indifférence.
Cette mère son corps replié
Sur l'enfant recroquevillé
Offrant une protection inutile
L'air vicié ne soulève la tendre poitrine
Autour d'eux seulement les gravas.
Orient, Orient, Orient martyrisé !!!
J'adresse mon chant telle
Lancinante mélopée primitive
Ecoutez-moi, je vous en prie, écoutez-moi !!!
Orient, orient, orient martyrisé !!!

L'auteur de ce poème est le premier poète corse ou demeurant en Corse que j'ai sélectionné depuis la création de cet espace en 2009.Et cette sélection a été faite après un suivi attentif de près de trois ans de ce qu'il publie aussi bien sur son mur que dans les groupes que j'administre. Sa poésie se caractérise par un fort attachement aux hautes valeurs humanistes et un ton critique acerbe. Et le genre qu'il apprécie est la poésie dite de réflexion, sans doute à cause de la nature de ses préoccupations qui sont en général d'ordre intellectuel et portent pour la plupart de temps sur les problèmes de notre temps. Et c'est dans ce cadre-là que s'inscrit clairement le poème que nous lui lisons cette fois. Partant d'une idée maîtresse paradoxale : la descendance des Européens d'aujourd'hui d'aïeux venant à des époques très lointaines de l'Orient (Nous venons tous de l'Orient !!! Et vous ???/ Je réponds, car vous n'osez le faire/Même vous, je hurle… Même vous !!!), il construit un discours articulé autour de deux actes locutoires principaux: la mise en évidence de la situation catastrophique qui prévaut au Moyen-Orient : (Cet homme là assis à sa fenêtre d'un air triste, gouffre profond/N'entendait plus que les bombes./Orient, Orient, Orient martyrisé !!!) et la dénonciation de l'indifférence d'un grand nombre d'Occidentaux face à ce qui se passe

dans cette contrée du monde ravagée par la guerre et le terrorisme (Derrière ses yeux vides/Je vois toute notre indifférence).

Stylistiquement, si la nature du genre utilisé, à savoir la poésie de réflexion, ne nécessite pas en principe la confection d'images étincelantes et surprenantes, vu que la forte charge émotionnelle portée par le thème est largement suffisante pour attacher l'intérêt du lecteur, le poète a jugé quand même bon de mettre en œuvre un procédé novateur qui est l'auto-identification à l'homme oriental (Je suis cet homme, et vous ???) afin de le dépeindre de l'intérieur.

Un poème conforme grosso modo aux règles qui régissent le genre dans lequel il a été écrit et il vaut surtout par la dimension humaine qu'il véhicule.



Furat (Euphrate) par : Furat Esbir[21]

J'ai le plus beau des noms
F qui fuit vers un lieu d'exil
Où il est gardé par l'ombre détenue
R qui voit d'un œil qui saisit
Que la cécité est une jouissance
Pour un aveugle
A qui comme ma taille ne se courbe
Que pour boire l'eau
Des sources les plus succulentes
Les entrailles de la terre
Sont comme moi
Haletantes de soif
Nous nous partageons le secret
Enfoui au fond de nous deux
Et nous buvons ensemble.
T avec lequel j'erre telle une étoile
Qui ne résout ni à descendre sur terre
Ni à se reposer dans le ciel

---

[21] Furat Esbir est une poétesse syrienne née le 20 novembre 1958 Kassabine (Syrie). Elle réside depuis de longues années en Nouvelle-Zélande.

Furat Esbir, la poétesse syrienne installée depuis longtemps en Nouvelle-Zélande fait figure, actuellement, de l'une des voix les plus représentatives de la poésie arabe dite "émigrée" (mahjari) du point de vue de la qualité intrinsèque de ses écrits qui continuent à l'imposer magistralement aux deux niveaux arabe et mondial. La parution dans l'un des numéros de la revue belge "Bleu d'encre" d'un dossier préparé par nos soins sur cette poétesse et sur demande du directeur de cette revue n'est qu'une preuve de l'attrait que sa poésie suscite auprès des connaisseurs même non arabisants. Dans le poème ci-haut, elle fait étalage de ses dons artistiques en se faisant, à sa façon, son autoportrait. Le point de départ est l'idée ingénieuse d'épeler son prénom "Furat" et de donner à chacune des consonnes qui le composent une définition, sachant que ce nom propre est la forme arabe d'"Euphrate", le fameux fleuve d'Irak, d'où une première connotation symbolique positive de vitalité et d'exubérance mais entachée d'un sens négatif, du fait que le cours d'eau, en général, signifie l'écoulement à sens unique de la vie et l'impossibilité pour l'être qui la vit de la faire revenir en arrière. Ainsi apparaissent, dès le début, dans la personnalité de la locutrice deux côtés opposés : l'un lumineux : la conscience de sa richesse et sa valeur individuelle qui sont synonymes d'estime et de confiance en soi auxquelles nous pouvons ajouter la sensation d'authenticité, étant donné que c'était grâce à l'Euphrate avec son affluent principal le Tigre que naquit la première civilisation moderne, et l'autre versant est sombre puisqu'il recèle un malaise existentiel inquiétant. Cette dualité s'affirme ensuite graduellement, tout au long du poème, avec l'énumération de chaque lettre et l'enchaînement de leurs définitions. Ainsi se rattachent au côté lumineux l'adoration par la locutrice de son propre nom (J'ai le plus beau des noms), sa dignité (ma taille ne se courbe que pour boire l'eau des sources les plus succulentes), sa soif ardente de vivre et sa profondeur spirituelle (les entrailles de la terre sont comme moi haletantes de soif) et au côté obscur la sensation d'exil qui est réelle, du fait de son éloignement de son pays d'origine (F qui fuit vers un lieu d'exil où il est gardé par l'ombre détenue), l'errance continuelle et

la non-accommodation avec le milieu et avec soi-même que ce soit dans la réalité ou dans le rêve (T avec lequel j'erre telle une étoile qui ne se ni à descendre sur terre ni à se reposer dans le ciel).

Un poème admirablement tissé au moyen de fils connotatifs extrêmement fins, foisonnant d'images déroutantes et d'éléments rythmiques internes agréables et dont le niveau sémantique fait plonger le récepteur dans l'univers intérieur abyssal de la poétesse.



D'un vague dégoût de la traitante humaine par : Patrick Berta Forgas[22]

Il y a des corps qui meurent.

Il y a des eaux jetées
Des frontières du désert.

Les continents confrontent leurs canaux.

Comme les hommes
S'imaginent les mers,
Aux dimensions de leur taille.

Petites plaies,
Entailles qui s'infectent.

La planète connait ses sangs.

Nous ne marcherons plus longtemps.

---

[22] Patrick Berta Forgas est né le 20 octobre 1955 à Montreuil (France).

Le chemin a ses propres mots,
De ceux qui se taisent
Pour se perdre.

Comment s'éteignent les siècles
Et le silence des pouvoirs …

Comment s'achèvent les nuits
Quand s'embrume le cœur.

Nous aurons tous le visage de la peur.

Nous sommes les complices
De ce que l'on nous allons devenir.

Souvenir et soupçon
Aux bancs des consciences.

Folie des foules
Dans l'égarement de la fuite.

Frontières infertiles
En faveur de la force.

Ponts et rivières,
Redestination
La mer.

Et la furie qui roule
Aux sables des plages
Ensanglantées.

La fable pleure
Les rêves

Sur les pierres
Bâties des rivages…

Quand s'ennuient les guerres,
L'avenir s'apprend à respirer
De sombres jours.

Il y a toujours deux personnalités qui s'expriment dans la poésie de Patrick Berta Forgas : l'une est celle du penseur qui émet une vision constante, inchangeable dans chaque poème et l'autre est celle du poète qui s'inspire du moment présent. Et le résultat de ces deux activités parallèles : intellectuelle et émotionnelle est la génération d'un arrière-fond de type philosophique personnel qui constitue le fonds de la pensée de l'auteur et en même temps l'expression d'une attitude à l'égard d'un sujet particulier.

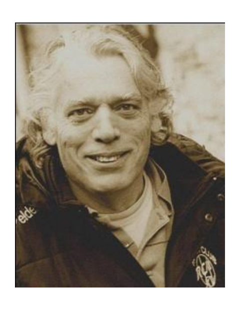
Dans ce nouveau poème, par exemple, l'auteur nous met dans la même ambiance tragique qu'il a l'habitude de créer dans la plupart de ses textes et qui englobe toute l'épopée humaine depuis ses débuts sur terre jusqu'à nos jours (Les continents – La planète- les hommes…). Et les composantes saillantes de cette tragédie sont ,en premier lieu, l'être humain lui-même qui a ici toutes les caractéristiques d'un personnage principal lunaire dont surtout l'absence totale de volonté (Le chemin a ses propres mots,/ De ceux qui se taisent/Pour se perdre – Folie des foules/Dans l'égarement de la fuite) et la soumission totale, d'un côté, au dictat de l'instinct animal et agressif qui l'habite (En faveur de la force – s'embrume le cœur) et de l'autre à un destin aveugle qui le guide vers sa perte (Nous ne marcherons plus longtemps). Une autre composante de la tragédie est mise en évidence aussi dans ce poème, c'est l'autodestruction à laquelle l'Homme s'adonne, en menant ,depuis son apparition sur terre, une série interminable de guerres contre sa propre espèce (la furie qui roule/Aux sables des plages), ce qui a eu pour effet de placer le monde dans une situation de tension permanente (La planète connait

ses sangs – Quand s'ennuient les guerres,/L'avenir s'apprend à respirer/ De sombres jours.).

Cette tragédie s'est traduite au niveau lexical par la distribution de la plupart des vocables utilisés sur deux isotopies : l'atmosphère catastrophique qui règne dans le monde et la faiblesse criarde de l'être humain qui est incapable de mettre fin à la tragédie qu'il vit.

Mais dans ce tableau général terrifiant s'incruste le sujet particulier que le poète aborde à l'occasion de l'écriture de ce poème (D'un vague dégoût de la traitante humaine) et auquel se rapportent une troisième isotopie composée de mots relatifs aux eaux (mer-océan – vague-continent- rivière- ponts – plage-rivage). Et cet agrégat de mots laisse supposer que le noyau sémantique profond ici serait le problème actuel des passagers clandestins fuyant leur pays vers l'Europe à cause des guerres qui sévissent dans leur pays lequel fait l'objet de spéculations entre les grandes puissances pour marquer des buts politiques sous l'apparence de préoccupations d'ordre humanitaire.

Stylistiquement, le point fort de ce poème et de tous ceux du même auteur réside dans sa capacité de générer d'un même thème un nombre illimité d'images réellement nouvelles comme nous le voyons presque dans chaque vers et dans sa tendance constante à privilégier les connotations aux sens lexicaux dénotatifs.



Tais-toi donc Habitude par : Bernard Fouché[23]

Tais-toi donc habitude
Je n'irai pas où tu veux
Sur les routes de lassitude
Marcher comme un vieux
Tais-toi donc habitude
Ton train c'est pour les autres
Le mien n'a pas d'exactitude
Au contraire de tes apôtres
Tais-toi donc habitude
Mes repas sont servis
À des heures sans similitude
Au hasard de mes envies
Tais-toi donc habitude
Mon cœur a un œdème
Pour autant pas, je t'aime
Même pour un interlude…
Ma vie change d'attitude
Loin de vieilles habitudes

[23] Bernard Fouché est né le 21mars 1954 à Laroque D'Olmes en Ariège (France).

Ma plume fragile rature
Le passé pour le futur
Comme un simple murmure…

C'est un autre poème de réflexion, le genre qu'affectionne ce poète campagnard français qui s'est donné le pseudonyme de « Le Berger ». Et son axe thématique principal est clair et net : « le refus catégorique de la monotonie » autour duquel tournent presque tous les vers. Cette idée, bien que simple et transparente, est d'une importance capitale, non seulement en poésie mais dans tous les arts sans exception, car c'est de sa concrétisation au niveau de l'expression que dépend l'éventuelle pérennité d'un auteur ou d'une œuvre. En effet, si la maîtrise des techniques de tous les arts s'acquiert par l'érudition, l'exercice et la persévérance, la singularité, elle, reste un objectif inatteignable sauf si l'on jouit d'une capacité d'innovation et d'invention, laquelle exige le pouvoir de se mouvoir hors des circuits habituels et de sortir des sentiers battus. D'où cette forte insistance sur le rejet des habitudes et l'inacceptation du stéréotypé et du commun et cette exaltation de la liberté d'action. Et cela est dû au fait que l'artiste en général ne se plie jamais au diktat des normes et ne se fie qu'à son intuition qui le guide au lieu de toute voix extérieur. D'autre part, l'un des points des plus pertinents dans cette attitude chez notre poète est sa vision futuriste qui se constate dans sa décision de se tourner définitivement du passé et de s'investir à construire un avenir meilleur.

Un poème-manifeste qui nous dévoile un autre côté de la pensée engagée et militante de son auteur et qui, malgré sa focalisation sur le niveau thématique, se distingue par sa luminosité stylistique réalisée grâce au recours massif à l'hyperbole et à l'usage régulier des rimes.



Nouvelles brèves sur la lumière du soleil par : Nwal Al-Ghanim[24]

1

En lieu d'exil
Je souhaite
Qu'en me réveillant
Je trouve le plafond du matin
Bagdadien !

Yahin !!
Même l'habit de la joie est noir
Même nos boites postales
Ne nous apportent
Que les colis d'obscurité
Je laisserai le bruissement de l'air
Sculpter de ma main
Une maison pour la famille éperdue.

[24] Nwal Al-ghanim est une poétesse irakienne née le 31 janvier à Baghdâd. Elle a passé son enfance à Ninawa (nord-ouest de l'Irak). Elle réside actuellement à Sidney (Australie).

Il n'y a aucune lumière sur nos chapeaux
Il n'y aucune main pour accrocher
L'impartialité sous la forme d'un pot de fleurs.
Pour cela
Nous avons reporté les nouvelles brèves
Sur la lumière du soleil
A un autre bulletin d'information.

De son peigne tombe la tristesse,
Tombe la peur.
Sur son manteau abusivement noir,
Galope une rivière morte
Comme il est persistant ce clou crochu
Auquel j'étais accrochée toute ma vie !
La poussière noire elle-aussi
Est une cloche accrochée au plafond de la maison.
Le rêve se disperse au dessus de nos têtes
Comme une herbe verte
Nous ne mourrons pas
Et sur nos habits
Galope la braise des roses rouges

2

Je mets la lampe dans la gueule de la noirceur
Et je dis à l'obscurité :
Le temps est étroit sur le corps de ma montre

3

Le rocher attaché à mon pied
N'est plus rien d'autre qu'un brin de paille
Qui essaie de retarder mon arrivée

4

Loin de tout désespoir
J'ai tiré le vide du pilier de la maison
Et j'ai dessiné la Liberté
Sous les traits d'un oiseau brisant la cage

L'auteure de ce poème est une poétesse irakienne résidant à Sidney (Australie). Et comme toutes les personnes vivant loin de leur milieu natal, elle est tiraillée entre l'obligation de s'adapter au milieu d'accueil pour continuer à vivre au sens matériel du mot et son attachement affectif extrêmement profond à sa terre d'origine. Ce qui engendre une interférence inévitable sur le plan psychique entres les images de ces deux mondes. Cependant, si ce modèle s'applique à tous les exilés en tout lieu et en tout temps, il comporte plusieurs sous-modèles qui se différencient par des traits inhérents à la personnalité de chaque individu. Dans le cas-ci présent et selon le contenu véhiculé par ce texte, la locutrice se distingue par l'enchevêtrement très complexe de deux sentiments infiniment forts : une douleur intense vis-à-vis de la situation dégradée qui prévaut dans son pays où la guerre puis le terrorisme ont fait plusieurs milliers de morts et une croyance dure comme fer en la capacité de son pays le Grand Irak, le foyer de la plus première civilisation moderne, de se relever de sa chute. De ces deux sentiments opposés a été générée une dualité visuelle symbolique : obscurité/ lumière dont chacun de ses deux termes a été le centre d'une isotopie géante. Pour l'obscurité à titre d'exemple : (même l'habit de la joie est noir/même nos boites postales /ne nous apportent /que les colis d'obscurité - Il n'y a aucune lumière sur nos chapeaux - son manteau abusivement noir…) et pour la lumière (nouvelles brèves sur la lumière du soleil - je mets la lampe dans la gueule de la noirceur /et je dis à l'obscurité : le temps est étroit sur le corps de ma montre) à laquelle est attachée une sous-isotopie botanique (le rêve se disperse au dessus de nos têtes comme une herbe verte - nous ne mourrons pas et sur nos habits galope la braise des roses rouges) et qui symbolisent toutes les deux l'avenir reluisant

de l'Irak. Un autre avantage a été tiré de cette dualité, c'est qu'elle a donné naissance à une multitude d'images opposées et entremêlées connotant le présent difficile de l'Irak et son avenir tel que le croit la poétesse.



Libère-moi de mon corps par : Ali Ghazi[25]

(1)

J'aime tes doigts sur mon corps
J'aime que tu me façonnes comme un morceau de Meißen[26]
Que tu fasses de moi une loupe difficile à croire

(2)

La cigarette est féminine
Le poème est l'appel d'une créature féminine
Une idée éclate tout d'un coup
Je ramasse des choses innommables

(3)

Je suis un mélange de liquides
Je coule comme l'eau sur ton corps
J'absorbe toute la température
Je m'évapore

---

25 Ali Ghazi est né le 15 octobre 1973 en Irak. Il habite à Baghdâd.
26 Meißen : porcelaine précieuse de Saxe

Laissant l'idée de l'incarnation
S'éloigner comme un souvenir

(4)

Moi et toi
Nous percerons plusieurs trous dans le brouillard
Desquels nous ferons tourner de nouveau les idées à tour de rôle
Et nous écouterons les voix de la Terre
Celui qui restera de nous deux
Conservera l'ombre de l'autre

(5)

De toute chose ayant un nom, tu as une consonne
Et ta dernière consonne
Se perd parmi les choses n'ayant pas de noms

(6)

Une branche tombe d'un arbre
Elle s'enfuit en courant
Elle bute contre une idée
Qui se tenait debout toute perplexe

(7)

Toujours je t'envoie des lettres
Tu te transformes avec le temps
En un giron d'une mère sans enfants

L'inspiration artistique demeure l'un des phénomènes les plus mystérieux et les plus fascinants. Et la preuve en est que, selon les témoignages de plusieurs auteurs de grandes œuvres picturales, musicales, littéraires connues à l'échelle mondiale, les idées maîtresses

desquelles ils les ont générées naquirent dans leur esprit spontanément et d'une façon totalement inattendue, comme s'ils les ont reçues d'une source super intelligente mais inconnue. Pour cette raison, je me passionne toujours pour les témoignages que livrent les poètes sur ce phénomène bien que leur discours soit imagé , plein de symboles et nullement raisonné et scientifique.

Dans ce poème, l'auteur nous fait part des remous bouleversants qui se produisent dans son intérieur au moment où il se trouve sous l'emprise de l'inspiration.

Deux manifestations importantes de ce phénomène peuvent être déduites de son témoignage : la première concerne sa nature même qui le fait s'apparenter à une source de sensations extrêmement troublantes qui l'envahissent brusquement et s'emparent de lui, mais tout en lui procurant un plaisir étrange ressemblant vaguement à la volupté sexuelle (J'aime tes doigts sur mon corps) mais sans l'être vraiment, d'où l'assimilation qu'il fait du poème (le mot « qasida » est féminin en arabe) à un être féminin supérieur possédant des pouvoirs supra-humains (J'aime que tu me façonnes comme un morceau de Meißen*/Que tu fasses de moi une loupe difficile à croire).

La deuxième manifestation est l'auto-identification par le poète à des liquides évaporables possédant le caractère de volatilité qui lui permet de se répandre dans l'espace (Je suis un mélange de liquides/Je coule comme l'eau sur ton corps/ J'absorbe toute la température/Je m'évapore) et d'acquérir ainsi une nature plus libre que celle à laquelle le réduit le corps humain.

Néanmoins, ces sensations indescriptibles en termes scientifiques ne sont ressenties qu'au moment de l'inspiration, car en son absence le poète, voire l'artiste en général, retombe au rang des communs mortels.

Un poème saisissant par ses images déroutantes et l'atmosphère mystérieuse qui s'en dégage.



Notre musique par : Sawsan Salim Al-Hajja[27]

J'ai entendu notre musique,
J'ai entendu notre pain quotidien
Morceau après morceau
Elle a joué pour moi au bout de ma nuit
Elle est tombée endormie sur mon oreiller…
Tu as atteint à présent la plénitude
Parmi les morceaux de pain de la solitude …
Elle a mûri grâce à moi …

****

La nuit était froide
Notre musique s'est dressée toute nue
Le silence l'a mouillée
Je me suis cachée dans ton dernier soupir
Je me suis enveloppée dans la fourrure de mon illusion
J'ai convaincu la nuit que tu viendras à moi avant l'aube
Mon cœur a commencé sa sérénade
Notre musique s'est mouillée
De lui…de toi…d'une nuit qui attend …

27 Sawsan Salim Al-Hajja est née dans la ville de Jabala du département de Lattaquié (Syrie).

****

Je chute bout à bout comme une mélodie exténuée
Je me vêtis de roseaux
Je coule dans leur sang

****

La flûte
Livre tous tes secrets
A ton insu

****

Le fleuve se lave le cœur
De toi…
Les roseaux somnolant sur sa main
Se prennent alors de nostalgie …

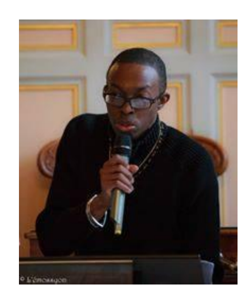
Bien que Sawsan salim Al-Hajja soit peu connue dans sn pays, au point où la plupart des poètes syriens qui font partie de ma sélection ne l'ont connue qu'à travers la série les poèmes qu'elle a publiés dans notre revue « Culminances », elle a acquis un public assez large et convaincu de ses dons un bon nombre de ténors qui la classent désormais parmi les voix poétiques les plus prometteuses.

Appartenant à la dernière vague de poètes syriens dont l'éclosion a coïncidé avec la guerre sanglante qui s'est installée depuis plus de cinq ans dans leur pays, sa poésie, sans aborder directement cette catastrophe destructive et meurtrière, en est fortement imprégnée. Et cela se perçoit dans l'atmosphère sombre qu'elle dépeint et la vision cauchemardesque qu'elle porte sur le monde.

Dans ce poème, par exemple, qui est clairement du moins en apparence un poème amoureux où la locutrice voue à son bien-aimé un amour démesuré et désespéré du genre soit « amour-aspiration »,

soit « amour-unilatéral » et où elle tient de bout en bout un discours plaintif sur l'état d'abandon affectif dans lequel il l'a plongée à cause de son absence, ce qui en fait pratiquement un poème purement subjectif, l'ambiance nocturne et glaciale (La nuit était froide) qui y est décrite, le ton empreint de frustration avec lequel la musique a été évoquée (J'ai entendu notre musique,/J'ai entendu notre pain quotidien/Morceau après morceau - Je chute bout à bout comme une mélodie exténuée), la signification négative des symboles secondaires utilisés dans ce contexte-ci (le fleuve connote l'écoulement à sens unique et l'impossibilité du retour en arrière et le roseau l'extrême fragilité et l'incapacité de résister…) concourent ensemble à noyer la scène toute entière dans le flou total surtout qu'aucun trait physique de l'Aimé n'a été cité. Ce qui permettrait une autre lecture qui identifierait cet Aimé au pays en tant que partie. Et dans ce cas, le poème aurait tout un autre sens.

Un poème fortement imagé écrit avec des touches magiques épatantes et une élégance dans l'expression adorable.



C’est dommage par : Little D Hippon[28]

C’est dommage
Que l’enfant pleure
Quand le jour se lève
Comme
Un certain mal à l’aise
En voyant les draps
De la nuit
Recouvrir son lit
De ses rêves
De peur
De rester seul
D’affronter seul
Le monstre
De son cauchemar
Pourtant
Ma fille
Mon fils

[28] Didier Hippon connu sous le pseudonyme de Little D hippon est un poète guadeloupéen né le 28 Avril 1986 à la commune d’Anse Bertrand aux Abymes (Guadeloupe).Il habite à Paris.

Ce n'est rien
Papa est là
Avec toi
Il sera là
Tant que
Tu respires
En même temps
Que moi
Rendors toi doucement
La vie est belle
Quelque soit la douleur
Que tu endures

Après les textes de prose poétique composés de paragraphes et les poèmes longs et élancés sous forme de colonnes minces, voici notre poète qui tente, cette fois, l'expérience du poème libre de longueur moyenne ,comme s'il sent, à chaque étape de son parcours, le besoin d'utiliser un mode d'expression poétique particulier concordant, soit avec le degré de maturité qu'il a atteint, soit avec de nouvelles préoccupations et interrogations qui le nourrissent. Cependant, si l'on regarde ce texte de plus près, nous apparaîtront les mêmes soucis et tracas qui l'ont toujours poursuivi depuis que nous l'avions connu en 2009.Nous notons , en premier lieu, cette phobie incoercible de la solitude héritée de l'enfance, depuis son départ forcé de son île natale la Guadeloupe et son arrivée à Paris où il s'est toujours senti à l'écart et totalement incapable de s'adapter à son rythme de vie, en raison, de la difficulté pour un étranger d'y établir, comme dans toutes les grandes villes du monde, une vraie connexion sociale. Donc, c'est plus un sentiment d'exil qu'une simple solitude physique dans l'espace que ressent le poète. Et c'est pour cette raison que cet état d'âme a dégénéré en une sensation d'abandon à caractère existentiel (de peur de rester seul d'affronter seul le monstre de son cauchemar) qui nous rappelle un peu cette fameuse citation de Blaise Pascal :

« l'homme sans lumière abandonné à lui-même et comme égaré dans ce recoin de l'univers sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant, incapable de toute connaissance, j'entre en effroi comme un homme qu'on aurait porté endormi dans une île déserte et effroyable et qui s'éveillerait sans connaître et sans moyen de s'en sortir ».

D'autre part, l'auteur, fortement croyant, a tenu, dans la deuxième partie de son texte, à rappeler la vision religieuse de la vie, selon laquelle la vie sur terre ne manque pas de beauté malgré les douleurs qu'elle inflige aux humains.

Un poème léger mais profond, brossant un tableau psychologique émouvant d'une âme esseulée souffrant les affres de la solitude dans un milieu urbain déshumanisé.



Un tilleul a fleuri dans l'âme par : Oumeima Ibrahim[29]

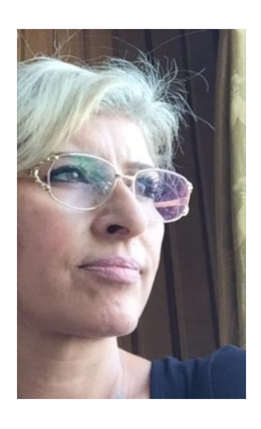
Il se peut qu'un tilleul ait fleuri dans l'âme
Et ait fait sa prière à la terre
Que les poèmes verts ont rafraîchie,
Que les brises amoureuses ont allaitée,
Que ce tilleul se soit enfoncé
Dans le relief du pays
Se vautrant dans l'herbe de la vie
Pour que l'odeur de la patrie
Ne lui échappe pas des mains

Ces vers qui se distinguent par leur texture hautement métaphorisée offrent une seule image mais extrêmement filée, au sein de laquelle la terre et l'âme s'intervertissent, tellement la première est profondément et solidement implantée dans la seconde, ce qui a permis à l'auteure de substituer aisément l'une à la place de l'autre. Et c'est ainsi que le tilleul, tout en ayant fleuri dans l'âme, s'est enfoncé dans le relief du pays et tout en se vautrant dans l'herbe de la vie, lequel est un acte tout à fait abstrait ou plus exactement spirituel donc relevant de l'âme,

[29] Oumeima Ibrahim est née le 21 mars à Homs (Syrie).

sa préoccupation majeure s'est centrée sur la patrie donc la terre. Ce qui revient à dire que l'amour de la terre n'est pas seulement ancré dans l'âme mais plutôt que la terre et l'âme font un, une hyperbole exprimant à quel point les Syriens, qu'ils soient sur place ou émigrés à l'étranger, sont aujourd'hui attachés à leur pays malgré le désastre dont il est victime.

Un bel hommage, en somme, au peuple syrien qui vit l'une des plus grandes tragédies de son histoire mais grâce à l'amour de son pays il ne tardera pas à retrouver son unité et sa cohésion et déjouer les plans diaboliques fomentés par des puissances étrangères et certains régimes arabes en vue de le démembrer et l'émietter.



Nous les pauvres par : Suzanne Ibrahim[30]

Nous les pauvres,
Les enfants de l'odalisque exténuée,
Qui naquirent contre son gré…et contre le nôtre
Nous sommes ceux dont on a prélevé
Des cellules souches
De notre cordon ombilical
Pour restaurer tout ce qui a été rompu
Dans cette patrie.
Nous sommes ceux dont la mère est morte
Et qui ont été adoptés par les loups de la forêt.
Nous sommes ceux que la terre connait bien
La pointure des pieds
Et la pointure de notre faim aussi.
Nous sommes les bêtes dont on tire profit
De leur chair, de leur peau, de leur plumage,
De leurs œufs, de leurs petits …

30 Suzanne Ibrahim est née à Homs (Syrie).

Jusqu'au dernier bout de leur être : leur voix
Nous sommes ceux que la mort
N'a pas besoin de trop de justifications
Pour nous conduire vers la fin impérieuse…
Nous qu'aucun dieu ne s'élève,
Aucun trône ne s'érige,
Aucune prophétie ne s'éclot
Que sur nos dépouilles…
Nous sommes ceux qui devaient à tout prix mourir
Et nous moururent.
Nous les pauvres,
Nous sommes les signes de ponctuation
Nécessaires pour que le texte se lise correctement
Nous sommes le point
Qu'on met à la fin de chaque ligne
Pour que le cycle du sens s'accomplisse.

De qui parle la poétesse ? Des classes défavorisées qui étouffent sous le joug de l'injustice sociale ? Et dans ce cas, le poème aurait une orientation socialisante. Ce qui est une interprétation possible qu'appuierait la mention massive à l'exploitation et l'oppression de ces pauvres gens (nous sommes les bêtes dont on tire profit de leur chair, de leur peau, de leur plumage, de leurs œufs, de leurs petits … nous, qu'aucun dieu ne s'élève, aucun trône ne s'érige, aucune prophétie ne s'éclot que sur nos dépouilles…etc.) dans lesquels la locutrice s'inclut et dont elle se fait porte-parole.

Néanmoins, le mot "voix" cité dans le vers17 (jusqu'au dernier bout de leur être : leur voix) donnerait au poème un autre sens, car il pourrait y être question des intellectuels ou des poètes tout court. Et le mot "pauvres" serait, dans ce cas employé au sens figuré par opposition à la partie qui détient le pouvoir politique surtout dans les pays arabes, musulmans, africains et américains du sud où les

penseurs libres sont généralement muselés et condamnés au silence et ceux d'entre eux qui osent élever la voix se voient infligés les pires châtiments. Une troisième lecture n'est pas aussi à exclure est que ces pauvres sont le peuple syrien sur lequel s'acharnent de grandes puissances mondiales appuyées par certains régimes arabes et des organisations terroristes. Et le résultat est catastrophique : plus de trois cent mille morts, des dizaines de milliers de réfugiés et des dégâts matériels considérables.

Stylistiquement, le jeu sur ces trois interprétations que rien n'empêche qu'elles soient toutes les trois justes, a conféré au poème un charme particulier, en plus du ton pathétique soutenu, des figures métaphoriques massives et amplifiées (métaphores : enfants de l'odalisque exténuée - nous sommes ceux dont on a prélevé des cellules souches de notre cordon ombilical- la pointure de notre faim - nous sommes les bêtes dont on tire profit - nous sommes les signes de ponctuation…etc.) et du rythme interne très vif engendré par l'usage massif de l'anaphore (Nous sommes :8 fois) et l'asyndète (suppression des conjonctions de coordination entre les phrases).



Le chant du cygne par : Monique-Marie Ihry[31]

I

La mort, tel un oiseau de proie
Déploya ses ailes immenses.
Ses serres avec véhémence
Griffèrent l'harmonie de soie
Recouvrant les vagues azur
D'ombres argentées, lumineuses.
De ses longues ailes flâneuses
L'oiseau de mort au regard dur
Fendit le bleu miroir de l'onde,
Puis rebondit d'un coup de rein
Vers les hauts cieux faits d'airain
Laissant mon âme vagabonde
Voguer, pour un temps seulement,
Un temps de répit sur la vie,
Rien qu'un court instant de survie
Avant la nuit, fatalement…

[31] Monique-Marie Ihry est née à Nancy (France).

II

L’oiseau de mort revint frôlant
Ma barque frileuse amarrée.
Je le regardai, effarée,
Verser son filet nonchalant
Sur mes espérances ultimes.
La mer eut des relents de sang,
Puis l’onde se grisa d’encens
En m’attirant dans ses abîmes…

III

Dans l’antre de la mer, enfin
Je crus entrevoir la lumière ;
Elle me parut familière.
J’étais à deux doigts de la fin
C’était si doux dans l’onde claire.
Un tapis d’algues m’accueillait,
La mort sereine me cueillait
Telle la fleur abécédaire
D’un dictionnaire des décès.
J’eus soudain très envie de vivre,
Me libérai d’un élan ivre
D’entre les mailles du corset.

IV

Une fois parvenue au jour,
Libérée du carcan liquide
Orchestré par la mort, son vide,
J’osai espérer un amour
Qui viendrait orchestrer mon cœur.

Je priai pour que cette vie
Vogue au-delà de la survie
Et verse enfin dans le bonheur !

V

Dans le ciel scintillait la Lune
Entourée d'astres lumineux,
Tous les nuages charbonneux
Avaient déserté la nuit brune.
La mort rangeait ses longs filets
Sur le sable grisé de cendre.
Une brise légère et tendre
Chantonnait au soir ses couplets,
Refrain chaleureux sur la toile
De l'univers. Je m'endormis
D'un sommeil aux rêves ravis,
Loin de la mort et de son voile…

VI

Je m'éveillai sur une plage
Baignée d'un soleil chaleureux.
Les grands pins voguaient bienheureux
Entre les vagues d'un nuage.
Le ciel soudain se fit azur,
Un cygne écrivit un long vers,
Un signe inscrit sur l'univers
Pour louer la vie, un futur…

VII

Le cygne fendait l'eau, majestueux et beau
Dans le crépuscule s'éveillaient les étoiles
Dissipant peu à peu les brumes de leur voile
L'ange dans les cieux semblait bénir les flots

Au loin l'on entendait des chevaux les sabots
Le bruit de leur course dans le soir automnal
Finit par agonir de ses pas en rafale
Dans le silence azur d'une nuit sans tombeaux

Le cygne blanc nageait au rythme de la lune
Dont le chant bienveillant aux notes opportunes
Charmait l'onde sereine et comblait d'infini

Le monde s'endormait dans la blonde harmonie
D'une paix recouvrée, remettait à demain
L'enfer du souvenir, ses fers, son venin

La première remarque qui se dégage de ce poème autobiographique écrit à la première personne, est que son auteure, habituée formellement aux poèmes de longueur moyenne, a éprouvé cette fois le besoin d'utiliser le poème très long (80 vers). Et la cause de ce changement est qu'elle tente de faire un bilan de son existence d'adulte ,qui se compose, selon ses dires, de deux étapes distinctes : la première était marquée par l'infortune et la cruauté du destin et dans la deuxième, qui se poursuit au présent, elle a trouvé la quiétude et le bonheur. Cette division nette du parcours de la locutrice l'a aidée à bien traiter son texte esthétiquement. Et ce, en usant simultanément de deux procédés majeurs : la technique de la temporalité et la métaphorisation. Ainsi, pour mettre en évidence l'atrocité de la première étape et la bien séparer de la seconde, elle a utilisé le symbole de l'oiseau de mort et le flash-back, tandis que dans la

deuxième étape qu'elle présente comme pleine de bonheur, elle a choisi le symbole contraire du cygne et le temps présent. La deuxième remarque à faire est que tous les événements relatés ici se passent à l'intérieur de la locutrice d'où le caractère purement psychologique du poème qui offre au lecteur une sorte d'auto-analyse introspective plongeant, d'abord, dans la mémoire pour réveiller des souvenirs obscurs douloureux formant un véritable cauchemar ensuite dans l'esprit éveillé pour décrire les sentiments de bien-être et de sérénité que l'auteure éprouve au temps de l'énonciation. Un poème magistral qui retrace admirablement une bonne partie de l'itinéraire individuel de la poétesse et qui séduit par l'originalité de ses images et la charge émotionnelle de ses mots.



Jeu d'échecs par : Qamar Sabri Al-Jassim[32]

Ils étaient deux amis sur le banc de l'école
Ils partageaient l'enfance.
Ils moururent sur le pion de l'illusion.
Ils partageaient le plomb avec les souvenirs
Qui s'étaient ouverts comme le chas de l'aiguille.
Ils ne connaissaient pas la victime qui avait gagné.
La vengeance ne savait pas par lesquels
Et de quelle famille il faudrait commencer
Ou bien faudrait-il prendre
Le joueur remplaçant ?
On n'a pas demandé à l'arbitre international
Pourquoi tout le monde meurt
Dans un seul camp ?
Comment la loi réglant le jeu de cette vie
A-t-elle changé ?
Comment les forteresses
Démolissent les forteresses
Dans un seul camp ?

---

[32] Qamar Sabri Al-jassIm est née à Homs (Syrie).

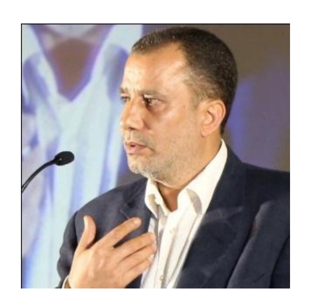
Comment ? …comment ?
Comment se fait-il que l'équipe victorieuse
Est celle qui a été tuée?
Comment donc un joueur gagne
Sans déplacer la moindre pièce ?
Comment l'échiquier international
A-t-il passé
En Orient
De sa forme géométrique
A la forme d'une tente vagabonde ?

S'il est vrai qu'aucun thème n'est proscrit en art – Et la poésie en est l'un des plus anciens et des plus nobles –, les thèmes politiques ont toujours constitué un terrain mouvant sur lequel le poète risque de glisser vers le discours dénotatif monotone, soit en haranguant les foules, soit en prodiguant des louanges ou en se livrant à des attaques verbales acerbes. Consciente, sans doute, de ce danger qui la guette, l'auteure s'en est prémunie, dès le début, par le choix d'une métaphore charnière qu'elle a placée d'abord dans le titre (Jeu d'échecs) avant d'ériger sur elle l'édifice de son poème tout entier. Bien entendu, diriez-vous, que cette métaphore est très courante dans le domaine politique mais c'est de la manière de sa mise en œuvre dans le contexte évoqué ici qu'elle tire son originalité. Et ce contexte est la guerre fratricide qui sévit en Syrie et qui a fait, jusqu'ici, près de trois mille morts pour la plupart des innocents.

Voici donc le point de départ : un arrière-fond de guerre civile conçu sous la forme d'une image métaphorique. Ensuite, tous les détails sont brossés à coups de connotations et de sens seconds desquels on déduit la dimension humaine de cette tragédie qui met en opposition, dans deux camps ennemis, des concitoyens qui avaient reçu la même éducation à l'école et passé toute leur vie ensemble (ils étaient deux amis sur le banc de l'école/ ils partageaient l'enfance). On déduit aussi le caractère illogique et déraisonnable de cette guerre au cours de

laquelle aucun camp ne peut s'enorgueillir d'être victorieux, car c'est la patrie qui est assassinée chaque fois qu'une victime tombe dans l'un des deux clans et dans ce cas, aucun camp ne marque des points au détriment de l'autre mais ils sont tous les deux perdants. La poétesse met à nu également le complot international fomenté contre la Syrie sous couvert de défendre le peuple syrien et qui n'est qu'une répétition des scénarios irakiens et libyens comme si les principes institués par la charte internationale cèdent la place à leurs contraires lorsqu'on les applique sur le monde arabe.

Un poème politique émouvant inspiré de la situation désastreuse qui prévaut en Syrie et dans d'autres pays arabes avec la bénédiction des puissances internationales et écrit dans une langue hautement poétisée avec une très grande finesse.



Le poème du matin hivernal par : Mohamed Hédi Jaziri[33]

Je t'aime,
Je n'ai aucune opposition à ce que je t'aime
En tout temps et en tout lieu de la Terre
Mais je demande à ton amour
De descendre de cet autobus.
Mon humeur est une ruelle sans issue
Et ma tête bourdonne comme un nid d'abeilles
D'autre part je suis aujourd'hui
Au service de ma famille

Je t'aime,
Dans la nuée de mon cartable
Il y a des exemplaires de mon nouveau livre
Mon livre qui est incapable de t'aimer
Aussi fort que moi.
Quelle grande différence
Entre les poèmes

[33] Mohamed Hédi Jaziri est né le 6 octobre 1962 à Tunis (Tunisie).

Et le poète qui avance très loin
Dans ce matin hivernal
A travers les champs du nord
Atteint profondément de ton amour
Et courbé derrière le lâche gagne-pain
Et devant l'état assassin !

Je t'aime,
A côté de moi il y a un idiot
Qui me parle de mon dieu
Mon dieu qui, après cinquante errances,
S'est avéré qu'il réside en toi
Ö leurre du feu !
Ö astuce de l'eau !
Ö saut de l'argile !
Comment t'appellerai-je
Ö mon âme effarouchée ?

Je t'aime
Je sais que tu te réveilles doucement
Que tu accordes plus de temps à la nuit
Afin qu'elle révise le climat de la gazelle
Au cours de son sommeil païen,
Pour que le matin se prépare comme il faut
Pour t'étreindre
Pour qu'il vénère ton dieu
Dans la mosquée du quartier,
Pour qu'il réprimande un voleur
S'étant impliqué dans un sommeil profond
A la croisée de deux jours,
Pour qu'il balaie un chien terrifiant

Qui s'est assis de tout son poids
Sur la route de ton jour,
Pour qu'il examine toutes les rues
Et les passants matinaux,
Pour qu'il tienne à ce que toutes les boutiques
Ainsi que la boulangerie s'ouvrent
Avant de monter les escaliers de ta demeure,
Respirant l'air pur à pleins poumons
Tout timide et embrouillé par son amour
Et le tumulte des passants

Je t'aime,
Qui convainc le chauffeur renfrogné
Que j'aime le poème dans sa forme humaine
Et que je déteste les informations
De son poste radio et du speaker,
Les chansons transfigurées
Et les maximes vulgaires de la nation
Qu'il choisit ?

Je t'aime
Le chauffeur renfrogné n'a pas saisi
Que le matin hivernal est le balcon
De feyrouz et personne d'autre
Et que j'ai besoin sans tarder de sa voix
Pour qu'elle dompte mon désir ardent pour toi
Pour qu'elle me sépare un moment
Des ruines de mon pays,
Du bafouillis de ce prophète assis à mes côtés
Sur la politique, la religion
Et la vertueuse révolution

Je t'aime,
Nous avons été stoppés
Par un barrage de la gendarmerie
J'ai fumé deux cigarettes
Et j'ai avoué ton amour
Aux arbres vagabonds entre les collines,
A l'herbe, au vent,
Aux pierres indifférentes vis-vis de mon ennui
Et de l'étroitesse de la route
A tel point que je faillis
Divulguer ton amour
Au chauffeur renfrogné,
A tel point que je faillis
Le divulguer aux gendarmes

Nous montâmes dans l'autobus
Et le prophète qui me côtoyait
Continuait à ignorer que ta vénération à outrance
De ma part est un devoir
Et le fait que tu t'enquières sur moi
Même une fois par an est un zèle

Je t'aime,
Que se passera-il
Si un jour je dis à tes parents
Que je suis une nouvelle invention
Qui distrait les enfants,
Maîtrise la déclamation des poèmes
Aux adultes intéressés,
Serviable, sans pareil
Mes qualités sont ahurissantes

Et je guide les prieurs
Parmi tes parents sûrs d'eux-mêmes ?

Après la vague d'enfourchement de la révolution qui a succédé directement aux évènements du 14 janvier 2011 en Tunisie et qui a vu une multitude de pseudo-poètes et écrivains envahir la scène littéraire, se réclamant du nouveau changement et affichant des textes pour la plupart médiocres, les vrais poètes, eux, se sont retirés, dans l'attente que les horizons se dégagent et que le paysage s'éclaircit. Faisant partie de cette minorité de poètes qui ont donné leurs preuves depuis plus de deux décennies, Mohamed Hédi Jaziri, après une période de silence, s'est mis à faire des réapparitions intermittentes mais avec un type d'écriture tout à fait nouveau, inspiré de la situation alarmante qui a touché tous les domaines dans le pays dont le secteur culturel où les créateurs tous arts confondus se sont sentis de plus en plus marginalisés et sans avenir, comme nous le constatons dans ce long poème conçu sous la forme d'un délire hallucinatoire continu, laissant entrevoir des attentes et des questions réelles et émanant d'un locuteur qui a toutes les caractéristiques d'un fou raisonnable. Construit sur la base du camouflage de l'identité de la destinataire à laquelle le locuteur s'adresse tout au long de son discours, en multipliant les signes polysémiques faisant croire tour à tour qu'il s'agit d'une bien-aimée ou du poème (féminin en arabe) ou encore de la patrie, le poème nous dévoile l'état d'âme meurtri de son auteur qui se présente comme un humble homme du peuple et comme un amoureux inconditionnel et désintéressé de son pays qui fait fi de la politique, des politiciens et des politisés de tout bord mais que la situation de sa patrie l'inquiète profondément.

Sur le plan du style, le texte a acquis, grâce à ce jeu polysémique, un attrait particulier renforcé par le flot d'images surprenantes qui n'a cessé de déferler du début jusqu'à la fin.



Coule ô lueur : Laura Mucelli Klemm[34]

Coule ô lueur
Loin de toute voix rauque
Embrase encore une fois
L'âme ensommeillée
Dans les contrées sauvages
De tous les paysages
Qui se mêlent
Sous le corps de la pluie
Qui se dilue dans l'ombre
Ruisselant de mélancolie
Dans l'osmose la plus pure
D'un crépuscule intérieur

Sombre la vie
Au plus doux, le rêve brûle
Dans le calice du temps
Offert à la Nuit
Où la mémoire éblouie

34 Laura Mucelli Klemm est une poétesse italienne résidant en France.

Flotte dans la grâce
D'un instant éternel

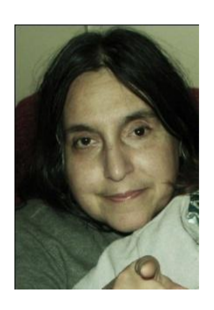
Laura Mucelli Klemm que j'ai découverte l'année dernière à travers une série de poèmes qu'elle a publiés dans notre revue « Culminances », est une poétesse italienne résidant en France qui écrit aussi bien dans sa langue maternelle qu'en français. Dès le premier poème qu'elle a envoyé à la revue et que je lui ai traduit vers l'arabe, elle a acquis un large public d'arabophones, pour la plupart orientaux, qu'elle a directement et profondément touché par le thème palpitant d'actualité qu'elle y a abordé : la situation catastrophique qui prévaut en Syrie et la dimension humaine qui en ressort.

Et ce côté humain s'est avéré, par la suite, comme l'une des constantes de sa poésie, car il est présent dans presque tous ses écrits, comme dans ce poème où elle met en évidence l'extrême fragilité de l'âme humaine qui se laisse tantôt emporter par une foule de sensations mélancoliques que suscite le milieu naturel (L'âme ensommeillée/Dans les contrées sauvages/ De tous les paysages/ Qui se mêlent/Sous le corps de la pluie/Qui se diluent dans l'ombre/Ruisselant de mélancolie/Dans l'osmose la plus pure/D'un crépuscule intérieur) tantôt fasciner par l'immensité du temps (la mémoire éblouie/Flotte dans la grâce/ D'un instant éternel). Et le sens connoté par cette fragilité est l'idée romantique que l'âme humaine est soumise totalement aux lois de l'univers et qu'elle subit tous les effets qu'il exerce sur elle.

Partant de cette idée maîtresse, l'auteure a construit son poème sur la dualité : influant – haut /influée-bas (Coule ô lueur – Sombre la vie) dans le but de suggérer l'action du ciel (la lumière) sur le monde-bas où gisent les humains dénués de volonté.

Sur le plan du style, ce poème a été égayé par deux images filées et étincelantes de pure création : (les contrées sauvages/ De tous les paysages/ Qui se mêlent/Sous le corps de la pluie/Qui se diluent

dans l'ombre/Ruisselant de mélancolie/Dans l'osmose la plus pure/D'un crépuscule intérieur – le rêve brûle/Dans le calice du temps/Offert à la Nuit/Où la mémoire éblouie/Flotte dans la grâce/D'un instant éternel).



Les gouffres par : Patricia Laranco[35]

Aube d'hiver.
Les arbres hissent leurs branches trop pâles, d'une couleur éteinte, comme s'il s'agissait de bras qui se tendent, pour supplier, appeler au secours.
*
Aube d'hiver.
Aux fenêtres, les lueurs carrées déclinent. Elles se fondent, petit à petit, dans la gelée grise, laiteuse, cette gelée qui lèche la ville et les toits du vieux lycée.
*
Bientôt, il neige.
Deux coloris : gris figé, tétanisé et noir de métal, noir pentu.
Univers qui se bute dans son refus soudain, abrupt, définitif d'enfanter d'autres gammes, d'autres jeux chromatiques.
*
Aube d'hiver.
Arbres suppliciés, cotonneux. Bras tendus, bouquets de bouches de

---

[35] Patricia Laranco est née à Bamako (Mali) d'un père français (d'origine espagnole) et d'une mère mauricienne. Elle a passé son enfance en Afrique Noire puis à Charente au sud-ouest de la France.

masques grecs. Bouquets menaçants de cratères de tragédie.
Que crient-ils ? Quel cri figent-ils, qui les perfore ?
*
Ces arbres ont quelque chose de malsain, qui m'aspire. Leurs bras suppliants escortent la galerie, entrecoupés de leurs terribles yeux d'abîme, de leurs horribles yeux-cratères qui la guettent.
Mon ouïe m'indique de puissants croassements qui traversent l'air, mais aucun corbeau, à ma surprise, n'est visible.
Même pour les corbeaux, il faut croire que les gouffres, les puits sont répulsifs.
*
Ces arbres ont quelque chose de particulier. Je ne sais vraiment pas pourquoi, mais ils me font penser à des plantes carnivores : ils semblent s'ouvrir, tels des corolles tourmentées, de mystérieuses anémones de mer aux tons désolés de craie mariée à la cendre.
A leur sommet, ceinture de branches, autour d'un nid, d'un espace, d'un écartement bien dégagé, légèrement bosselé par des ébauches de bulbes, de protubérances de chair blême- ou peut-être bien plutôt, le terme serait plus juste-décolorée, ainsi que le sont les chairs mortes, les chairs de cadavres atrocement blanches que l'on entrepose à la morgue.
Et puis, au beau milieu du nid, du bombement de chair morte, le criblant, les gouffres que je viens de décrire, et dont la noirceur se met à pulser.
Mais pour réclamer quel tribut ?

Nous sommes habitués à l'ambiance lugubre et sinistre que dépeint l'auteure dans ce poème et qui marque de son sceau la plupart de ses écrits précédents dans lesquels nous y avions vu l'écho lointain inconscient d'une descente douloureuse vers l'air ambiant à la suite d'une naissance difficile. En effet, Freud a montré que le bébé, à sa sortie de la matrice de sa mère qu'il assimile à un paradis perdu, est

vite choqué et terrorisé dès qu'il se trouve tout seul au milieu d'un monde excentrique. Que dirions-nous alors – et c'est le cas ici – lorsque l'expulsion vers ce monde est traumatisante et dramatique ? Et la preuve du caractère ébranlant de cette sortie lointaine est que l'arbre qui est universellement un symbole positif, du fait qu'il est, de par sa constitution, l'image de la paix, de l'harmonie et de l'équilibre entre terre et ciel, se trouve soudain transformé en une silhouette malingre évoquant la laideur, la douleur, l'horreur et même la mort. Ce qui montre qu'il s'agit ici d'une projection d'un intérieur blessé et rongé par les phobies et les affects néfastes sur cette plante incarnant la vie dans toute sa splendeur et que même sa nudité passagère pendant l'automne n'a jamais suscité autant d'émotions et de sensations négatives. Bien entendu, nous ne faisons que tenter d'analyser ce texte et loin de nous l'idée de faire le procès de la personne de l'auteure qui est libre de doter, en tant que créatrice, sa locutrice (le « je » féminin dans le texte) de la psyché qu'elle veut. Et le plus important pour nous est l'expression esthétique des idées formulées dans le texte qui se distingue par un haut degré de finesse surtout au niveau des images pour la plupart surprenantes telles que (les arbres hissent leurs branches trop pâles, d'une couleur éteinte, comme s'il s'agissait de bras qui se tendent, pour supplier, appeler au secours – cette gelée qui lèche la villeet les toits du vieux lycée – Arbres suppliciés, cotonneux. Bras tendus, bouquets de bouches de masques grecs -Même pour les corbeaux, il faut croire que les gouffres, les puits sont répulsifs). Je finis ce commentaire hâtif par rappeler mon témoignage sur les écrits de cette poétesse et nouvelliste qui possède un univers à part et un style réellement singulier.



Sur l'ardoise des toits…par : Philippe Lemoine[36]

Sur l'ardoise des toits…
Le long d'une gouttière, un félin téméraire
Apprivoise le vide, avance à pas feutrés.
Sur l'ardoise des toits, l'équilibre est précaire.
Elfes évanescents, maints souffles éthérés
Divaguent. Cristallin, le visage lunaire
Des choses déambule. Ondoyante clarté,
Sur le fil lactescent une ombre solitaire
S'effeuille et se dévoile en toute intimité.
Essence de parfum, sous un galon de brume,
Inscrite en demi-teinte, une empreinte au fusain
Ondule vaporeuse. Une sirène brune
Offre une silhouette à mon rêve incertain.
Froissements de draps blanc sur le lit d'une étoile,
Le temps se cristallise en larmes de grésil,
Il neige sur mon cœur, soudain la nuit se voile ;
Il n'est d'autre départ que celui de l'exil…

[36] Philippe Lemoine est né le 3 octobre 1954 à Paris .Il habite à Norbonne (France).

La meilleure clé pour bien lire ce poème est peut-être de diriger notre attention vers les effets des deux facultés (ou compétences) que l'auteur a mis essentiellement en œuvre pour décrire ce paysage pittoresque apparemment villageois : l'imagination et la sensibilité. Et il y a eu sans doute recours parce que la stratégie qu'il s'est tracée, dès le début, est de dégager à fond les connotations qu'évoquent les détails contenus dans ce paysage et non de brosser un tableau figuratif imitant le réel. Et étant donné que les dites facultés relèvent de l'hémisphère droit du cerveau, celui de la subjectivité, le résultat final est un tableau à deux niveaux superposés : l'un, le plus proche du lecteur, regroupe toutes les images que le poète a conçues et qui relèvent d'un mélange de réel et d'irréel (un félin téméraire apprivoise le vide, avance à pas feutrés - elfes évanescents, maints souffles éthérés divaguent - une sirène brune offre une silhouette à mon rêve incertain - froissements de draps blanc sur le lit d'une étoile) et l'autre, de type psychologique, nous offre un intérieur tiraillé aux prises avec des affects contradictoires :tristesse, inquiétude, phobie et doute d'un côté (apprivoise le vide - l'équilibre est précaire. - une ombre solitaire - offre une silhouette à mon rêve incertain s'effeuille) et clarté et plaisir de l'autre (ondoyante clarté - essence de parfum) mais dont la confrontation finit en faveur des premiers nommés (Il neige sur mon cœur, soudain la nuit se voile ; Il n'est d'autre départ que celui de l'exil), révélant ainsi une âme profondément romantique et hypersensible.

Un poème finement écrit et bien ciselé aux deux niveaux des images et du rythme.



J'aimerais bien que la terre tombe entre mes mains par : Souad Loulidi[37]

J'aimerais bien
Que la terre tombe entre mes mains
Pour la cajoler
Et apaiser son chagrin,
Orner ses jardins
De roses et de jasmins ,
Parfumant de bonheur
Tout son chemin.
J'aimerais bien
Que la terre passe la nuit
A mes côtés
Comme elle l'était,
Entre mes bras
Serrant de ses petites mains
Mon sein.
Apeurée de se réveiller seule
Et de se perdre dans la foule.

---

[37] Souad Loulidi est une poétesse marocaine. Elle habite à Larache (Maroc).

J'aimerais dessiner sur ses lèvres
Un sourire éternel
Pour une mélodie universelle
Et lui chuchoter à l'oreille
Combien on l'aime.
Je veux écrire sur son front
Avec mon sang
« Ne touchez pas à mes enfants ! »

Souad Loulidi est une autre découverte de notre revue « Culminances » après les poètes bien doués Mokhtar El Amraoui, Laura Mucelli Klamm et rémy Ducassé. Les poèmes qu'elle y a publiés n'ont pas seulement obtenu l'approbation de notre comité de lecture mais ils ont aussi suscité son admiration comme ce poème-ci qui mérite d'être lu à une grande échelle et commenté.

Conçu sous la forme d'un souhait, il répond, en réalité, à un grand rêve que nourrit une élite d'intellectuels de plus en plus nombreuse à travers le monde et qui consiste à voir un jour l'humanité toute entière unie et solidaire dans un climat de fraternité, de tolérance et de paix. C'est le rêve de l'universalité ou de l'universalisme qui se pose comme l'unique horizon pour une humanité constamment déchirée par les guerres et devisée par les intérêts et les haines gratuites.

Partant de cet arrière-fond intellectuel très ambitieux, la poétesse a généré une image inédite : l'embrassement affectueux et plein de tendresse du globe terrestre, tantôt en le traitant comme un lieu (orner ses jardins), tantôt en le personnifiant (apaiser son chagrin – dessiner sur ses lèvres – lui chuchoter à l'oreille – écrire sur son front). Puis elle a exploité cette même image pour exprimer le vœu qu'elle nourrit à son égard, à savoir le débarrasser de ses malheurs et le remplir de bonheur.
L'ultime image traduit sa profonde préoccupation vis-à-vis des millions d'humains qui sont en tout temps et en tout lieu victimes

d’oppression, de persécution et de violence (Je veux écrire sur son front/ avec mon sang/ « Ne touchez pas à mes enfants »).

Un poème empreint fortement de spontanéité et écrit dans une langue imagée et expressive.



Sensible ! par : Fatima Maaouia[38]

Ma foi, j'vais pas cracher
Dans la soupe et sur les fruits
Aujourd'hui
Alors qu'on a du pain et de la santé
Dans les feuilles à chou… pas n'importe où !
Et sur la planche… voyez-vous,
De la paix étendue partout
Pour faire beau sur les claies

Bien à l'abri De ma coquille
L'ombre domestiquée
Que j'ingurgite
En sachets dans mon gîte

Me rassure quant à la zizanie qui murmure
Sans défaire mes murs

[38] Fatima Maaouia est une poétesse tunisienne d'origine algérienne. Elle Habite à Tunis (Tunisie).

Tout de même !
Les statistiques exagèrent !
Ça alors !
Dire de plus en plus fort que ça ne va pas dehors !
Pff! De plus en plus sur terre …
Quoi encore ?
Y a de moins en moins de frères (c'est même le contraire…) et…
plus de fer
Fantastique !
C' n'est pas évident…
D'être vivant !
D'avoir même des chaussures !
Ça c'est fort Plus de pain ?
Plus de port ? Plus de musique ?

Sacrées statistiques !
Et soudain est venu me brûler le monde
Tout de même !
Quelle bombe !
Encore ?
Sur toutes les plaines ?
Briller par effraction ?
La faute à leurs gènes aux femmes
Battues ?
Encore vendues ?
Dans les rues ?
Sciées en deux …
Au nom de Dieu ?
Risible !
C'est risible !
Imprévisible !

Pas possible !
Réversible !
Suis SENSIBLE
Le ciel est orphelin…
Aucune femme ne lui a donné le sein.

L'ambiance qui se dégage de ce poème est essentiellement émotionnelle, bien qu'elle découle d'une sérieuse préoccupation intellectuelle. Et elle consiste en un état lancinant d'inquiétude (C'n'est pas évident… d'être vivant! ça c'est fort ! Plus de pain ? Plus de port ?) et de dépaysement profonds teintés de déception (alors qu'on a du pain et de la santé dans les feuilles à chou…/ le ciel est orphelin… aucune femme ne lui a donné le sein) et de dégoût (j'vais pas cracher dans la soupe et sur les fruits), ce qui s'est répercuté sensiblement sur la langue utilisée où se sont multipliées les interrogations (11) et les exclamations (14) dont la plupart sont des phrases averbales ou tronquées (Quoi encore ? – Fantastique ! Au nom de Dieu ? Risible ! …).

Cet état d'âme n'est pas, en réalité, sans lien avec la mauvaise tournure qu'a prise la révolution tunisienne dans laquelle la poétesse avait mis tant d'espoir mais qui s'est terminée, que ce soit en Tunisie ou dans les pays de ce qu'on a appelé « le printemps arabe », en queue de poisson. En effet, après avoir accueilli cet évènement prometteur par une série de poèmes exaltés ,l'auteure s'était lancée, quelques mois après, dans une critique acerbe contre les nouveaux gouvernants ,avant de battre en retraite et entrer, comme elle le dit, dans sa coquille(bien à l'abri de ma coquille l'ombre domestiquée que j'ingurgite en sachets dans mon gîte me rassure quant à la zizanie qui murmure sans défaire mes murs).

Cependant, malgré ce cinglant désenchantement, la poétesse a gardé toute intacte son ironie incisive par le biais de laquelle elle s'en prend aux nouveaux problèmes qui ont émergé après la révolution (dire de plus en plus fort que ça ne va pas dehors ! Pff! De plus en plus sur

terre … Quoi encore ? Y a de moins en moins de frères « c'est même le contraire ») et surtout la situation nullement rassurante de la femme (la faute à leurs gènes aux femmes battues ? Encore vendues ? Dans les rues ? Sciées en deux …Au nom de Dieu ?).

Un poème élégiaque émouvant de la révolution tunisienne écrit avec une sincérité évidente et dans le style singulier et inimitable que nous connaissons à l'auteure.



Hurle par-dessus les toits par : Karmanda Maghi[39]

« Plus rien ne semble m'inspirer à part l'amour...
désolée si j'abuse : rires++ D'une simple amourette »

Je ne demande pas si tu m'aimes
Mais offre-moi l'amour débordant d'un regard
Un seul venant de toi est déjà un poème
Invente des mots nouveaux avant qu'il soit trop tard.

Tu avances lentement sans brûler les étapes
Tu glisses à pas de loup et la vie nous échappe
Dans la hâte d'aimer nous occultons les mots
Ils sont pourtant l'écrin du plus beau des joyaux.

Hurle par-dessus les toits quand ton cœur en déborde
Bouscule les non dits ; liée à toi par l'acier ou la corde
Je ne veux échapper ni à ta bouche ni à tes mains
Vois en moi une offrande, une âme et un destin.

---

[39] Karmanda Maghi est née le 11 décembre à Beausoleil (ville confondue avec Monaco).

Qu’il-est doux de t’aimer quand un seul mot m’apaise
Quand un autre, en suivant, vient attiser les braises
Elans incontrôlés quand la passion submerge
Tu dis n’appartenir qu’à une île encore vierge

Il est vrai qu’avec toi j’efface le passé,
Pour la première fois, j’ai conscience d’aimer
Et comme tous les amants surpris au pas du jour
Dans tes bras nous allons réinventer l’amour.

Un souffle passager soulève des tempêtes
Que sais-tu du futur de l’instant partagé ?
Car l’amour se cultive en mots édulcorés
Qui transforment en joyau une simple amourette.

Ce poème pose au lecteur qui connait même globalement les écrits précédents de son auteure un problème initial qu’il doit résoudre au préalable sous peine de ne pouvoir avancer dans sa tentative de saisir les véritables visées du texte. En effet, la stratégie qu’adopte cette poétesse dans presque la totalité de ses poèmes consiste à endosser, à la manière des acteurs, un personnage masculin ou féminin et parler par sa voix. Ce qui laisse l’essentiel de la personnalité de l’auteure à l’ombre bien que le choix des personnages et des situations dans lesquelles elle les place révèlent quelque peu son mode de réflexion et sa vision de l’Autre et du monde. Dans ce nouveau poème, les quelques lignes introductives veulent apparemment dire le contraire : c’est d’elle-même que la poétesse parle et non d’une autre. Adoptons sans discussion cette acception et passons au contenu. A ce niveau, le poème dont il est ici question est thématiquement un poème à thèse. Et cette thèse est qu’un amour ne doit jamais être dissimulé, quelles que soient les pressions et d’où qu’elles puissent venir et qu'il faut l’exprimer aussi bien implicitement par le regard qu’explicitement par le langage. Et l’auteure va loin dans l’apologie de cette idée jusqu’à présenter l’amour déclaré à haute voix comme un amour sublime,

puissant et bouleversant en l'absence duquel nul ne peut éprouver le bonheur, la quête de tout humain sur cette terre. Une philosophie à respecter en elle-même mais combien de personnes ont le courage de le faire ? Sans compter les sociétés où l'amour est entouré d'idées préconçues et de tabous. Mais le plus important pour nous ici est de savoir si la poétesse nous expose une idée à laquelle elle croit vraiment ou elle ne fait que jouer la comédie comme elle en a l'habitude de faire. Sur le plan de la forme, le poème a été embelli par l'usage massif des hyperboles qui accompagnent le lecteur du début jusqu'à la fin.



Un peu d'espoir par : Elena Martinez[40]

Il est de toutes mes guerres
De toutes mes batailles livrées aujourd'hui et hier
Il est de toutes mes joies, de toutes mes peines
D'aussi loin que je m'en souvienne
Il est le fidèle compagnon de tous mes combats
De tous ceux que nous menons ici-bas
Il a toujours été présent
Parfois discret, quelquefois distant
Parfois en retraite
Et trop souvent en défaite
Attendant dans l'antichambre du silence
Ou dans le brouhaha de l'existence
Que se tisse la trame serrée de notre histoire
Sur l'écheveau des fils tressés de la mémoire
Pour toi, je laisserai une page blanche
Où rien n'est écrit et où le silence
Est inscrit entre les marges
Ni mot hasard, ni mot poignard

---

[40] Elena Luz Martinez est une poétesse canadienne d'origine espagnole. Elle vit à Montréal au Canada depuis l'âge de six ans.

Dans le tumulte des phrases
Un petit mot, un seul petit mot sage
Espoir…

Ce poème partiellement autoportraitique revêt pour le critique qui s'intéresse aux écrits d'Elena Martinez une certaine importance, du fait qu'il lui éclaire un côté décisif et déterminant de son psychisme : la nature de la vision qu'elle a d'elle-même et du monde et qu'elle a tenu à mentionner dans le titre même :« Un peu d'espoir ».

Cette vision, avouons-le, n'est pas très commune, car elle se place entre les deux représentations de la vie et du monde les plus courantes : l'optimisme béat et sans retenue frôlant la niaiserie et le pessimisme obscur qui nie toute possibilité d'amélioration, s'identifiant ainsi au fatalisme. Et cette nature médiane est, si l'on se tient à la description que l'auteure nous en donne, présente les deux caractéristiques suivantes : d'abord elle est innée et non acquise et la preuve en est que la poétesse ne se souvient pas de ses débuts (D'aussi loin que je m'en souvienne), ensuite elle concorde totalement avec deux autres traits de sa personnalité : la combativité (mes guerres – mes batailles)et le réalisme(Parfois discret, quelquefois distant/ Parfois en retraite/ Et trop souvent en défaite).

L'ensemble de ces renseignements que l'auteure nous donne sur elle-même nous sera, sans aucun doute, d'une grande utilité pour bien comprendre plusieurs de ses autres poèmes. Et là réside justement la valeur des textes autobiographiques.

Sur le plan du style, la nature de ce poème auto-analytique n'offre pas pratiquement au poète beaucoup de contextes pour fignoler des images hautement recherchées ou confectionner des textures rythmiques finement élaborées, d'où la prédominance dans ce poème du discours à découvert dont l'objectif principal est d'informer le lecteur par le biais de la communication directe et non de le fasciner par des trouvailles linguistiques inédites.



Si tu savais par : Judith Masseron[41]

Si tu savais comme mon cœur frissonne à
Chaque note de tes mots,
Comme effleurer l'aura de ton parfum me
Fait trembler comme un roseau.
Si tu savais comme mes tendres soupirs
Papillonnent de désir,
À la douce mélodie de ta voix, mon cœur en
Chante de plaisir.
Etre ensemble, juste nous deux, sans
Impossible nous pourrions être heureux,
Que les étoiles de mes yeux filent, dans un
Ciel d'âme devenu bleu
En douce lumière éclairer ta vie, en flamme
Embraser toutes nos nuits,
En complice d'amour, cheminer pour
Toujours ensemble pour la vie.
Si tu savais la joie, d'ouvrir mes yeux, tout
Contre de toi chaque matin

---

[41] Judith Masseron est née en 1970 à Paris (France).

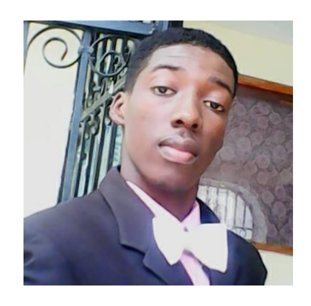
Qu'entendre tes doux éclats de rire, enlève
En moi tous mes chagrins.
Faire glisser langoureusement ta voix, en
Douce mélodie sur moi,
N'avoir ni autre dieu ni foi, que de vivre
D’amour et de ses lois.
Et te savoir à chaque instant, me fait brûler
De toi d'un feu ardent
En candeur d'âme, de sentiments, je me sens
Comme une jeune enfant.
Mon cliquetis d'horloge interne, ronronne de
Tes tendres je t’aime,
Avec cette folle envie, de courir vers toi à en
Perdre haleine.
Sauter dans tes bras, virevolter, tel une
Enfant en manège, s'envolerait,
Une galaxie vibre de nos vœux, dans un ciel
De tendresse étoilée
Vivre ce bonheur à chaque instant, loin de
Ce monde de haine,
Et caresser de mes poèmes mon âme sœur
De mes doux « je t'aime ».

Si le thème abordé dans ce poème n’a rien de nouveau, vu le nombre incalculable des poèmes qui traitent de ce sujet et qu’on publie chaque jour sur facebook, il est toujours utile de voir de près si son auteure l’a traité d’une manière nouvelle et spécifique c.à.d. personnelle ou non. En effet si la plupart des thèmes sont ordinaires, un vrai artiste est capable de les exploiter esthétiquement d’une façon inédite.

De ce point de vue, deux éléments pertinents retiennent tout particulièrement l’attention dans ce texte : le premier est le caractère

passionnel voire ravageant de l'amour que la locutrice éprouve pour son bien-aimé et dont l'expression a engendré un usage massif de l'hyperbole afin d'amplifier à l'extrême ses sensations et ses émotions qui sont tellement fortes qu'elles échappent à tout contrôle (mon cœur frissonne - me fait trembler comme un roseau - mes tendres soupirs papillonnent de désir - N'avoir ni autre dieu ni foi, que de vivre d'amour et de ses lois - folle envie, de courir vers toi à en perdre haleine - me fait brûler de toi d'un feu ardent … etc.) ainsi que les stimuli qui les ont déclenchées et qui ont pour origine l'attirance vive qu'exerce sur elle l'élu de son cœur. Quant au second élément c'est la spécificité auditive de cette attirance (à chaque note de tes mots - la douce mélodie de ta voix - entendre tes doux éclats de rire - faire glisser langoureusement ta voix, en douce mélodie sur moi- tes tendres je t'aime). Ce qui n'est rien d'étrange. Les psychologues ne sont-ils pas, en effet, unanimes que l'homme aime par ses yeux et la femme par ses oreilles ? Mais cet amour est-il partagé ou tout simplement souhaité, car rien dans le texte n'indique qu'il est réciproque. Bien plus, l'emploi du verbe "pouvoir" au conditionnel dans ce vers (Etre ensemble, juste nous deux, sans impossible nous pourrions être heureux) laisse penser que la flamme de la poète est unilatérale.

Un poème très émouvant, empreint de sincérité et de spontanéité, à lire et à relire



Maux du passé par : Calli Mondésir[42]

I
Filtre des maux et des flammes du passé
Pierre sous les bâtisses
De nos concupiscences consommées
Histoire
Pont entre l'éternité et le temps des hommes
Cri du temps qui réveille
Nos ombres dans les oubliettes de l'oubli

Mais histoire tu nous viens de si loin
Que ta voix se mêle aux cancans des titans

Qui gémira à la race
Le génie du Nègre
Qui dira O Négrisseaux
Le poing de tes Pères a abattu seul
Les préjugés du ciel
Qui en ton nom les ruminera

[42] Collinx Mondésir qui signe par le pseudonyme de Calli est né le 17 novembre 1992 à Vallières dans le Nord-est de Haïti.

Les râles de leur sang servi à l'occident
Afin que de leur conscience
Les cornes se dessoudaient
Et que du ciel leur front se redressait

II
Esclandres du vent et des vagues
Qui sans cesse divaguent
Au nom de l'inconnu
Délires du ciel et de la nuit
Buvant au chaos des saisons
J'ai entendu l'histoire des héros sanglants
Des colonies vandales
Et des esclaves insurgés
Mais…
Histoire tu m'es venue de si loin
Que ta voix s'est mêlée aux cancans des titans

III
Puits qui puise les pluies du temps
Cri attisant dans nos cœurs
D'englouties résonnances
Histoire
Qui sonde les arcanes d'outre-tombe

Histoire réveille-toi
Dis-toi à ces cœurs et âmes
Assoiffées de révolution
Histoire réveille-toi
Parle-moi de moi
Que je me connaisse

De nom et de sang
Car ma conscience s'est pétrie
Dans des fontaines de mythes et de mystification

Le Nègre crie
Assez !
O mines de maux
Silence !
O redoutables loquaces
Lèvres perfides
Déroute de l'avenir
Note de malheur et de ruine

Silence !!!
O histoire
Raconte-toi…

Avec ce poème, nous voici revenus en plein cœur de la cause des noirs dont le poète s'est fait le défenseur et le porte-parole. Et c'est autour de l'un des sous-thèmes les plus brûlants et les plus enthousiastes inhérents à cette cause qu'il l'a articulé : la falsification de l'histoire des nègres par les racistes Occidentaux. S'élevant violemment contre ces faussaires de l'histoire et s'adressant directement à cette histoire elle-même par l'usage de l'apostrophe (Figure de rhétorique par laquelle on s'adresse directement aux personnes ou aux choses personnifiées), il met en exergue la bravoure et la témérité des membres de sa race qui s'étaient, en tout temps, révoltés contre la condition servile dans laquelle les racistes blancs les maintenaient et qui n'avaient jamais accepté d'être réduits à de simples victimes dignes de pitié et de compassion, et ce, contrairement à l'image que donne d'eux l'historiographie occidentale. Partant de cette idée charnière, le poète a construit son poème autour de deux dualités : le faux / et le réel, l'être / et le devoir être, distribuant ainsi le

contenu verbal du texte sur deux isotopies englobant chacune une partie des vocables qui y sont utilisés. Quant au style, il confirme clairement la progrès énorme que l'auteur a réalisé dans ses derniers poèmes et qui se manifeste dans cette langue soutenue, fortement imagée et caractérisée par un haut degré d'abstraction. Enfin et à notre humble avis, Haïti peut s'enorgueillir d'avoir enfanté un poète de la valeur de Calli Mondésir !



Le poète du vent…par : Thierry Mongaillard[43]

Écrivain par amour, n'aimant rimer que la nuit,
Dans la grande lignée des poètes du vent,
Je l'ai vu cheminer sans les palmes d'argent.

De ville en ville, de bourg en bourg, même ici
Sur l'agora, il chantait des vieux airs catalans,
Seuls, ses refrains par les oiseaux étaient repris.

Randonneur sans bâton, marcheur toujours chantant,
Sous le moutonnement des nuages de pluie,
Je l'ai entendu prier, Marie et l'enfant.

N'est-pas poète qui veut par grâce ou par envie?
Sur son chemin de rimes, comme par enfantement,
Les alexandrins sortaient d'une quasi léthargie.

Traçant les mots à la craie sur l'ardoise du temps,
Jamais il ne relisait ses premiers écrits,
Par souci de ne pas déranger l'ordre naissant.

---

[43] Thierry Mongaillard est né le 24 juillet 1954 à Perpignan (France).

En dégageant les rimes frêles de son esprit,
Il colorait d'amour les grands mots indigents,
Pour mieux les comprendre, c'était son premier souci.

Pour enfin les entendre ses grands mots savants,
Qui trottaient dans sa tête comme par magie,
Mais étaient-ils de lui ou bien étaient-ils du vent?

Personne ne savait que son écriture à lui,
N'usait le verbe que pour accorder le temps,
Et cela l'école ne le lui avait pas appris.

« Ave » frère poète, tu n'es pas le plus grand,
Même si ton ego te semble tout petit,
Toute ta poésie tu l'a apprise du vent.
De ce grand amphigouri de notes c'est vraiment la plus jolie.

L'auteur de ce poème auquel j'ai donné le pseudonyme de « poète nocturne » parce qu'il ne se manifeste sur facebook que très tard la nuit ou à l'aube, expose avec une grande précision sa conception propre de la création poétique. Ce qui constitue pour nous un témoignage supplémentaire pour espérer lever un jour ce mystère sur lequel se penchent actuellement les cogniticiens, les généticiens et les neuroscientifiques.

Selon l'expérience propre de l'auteur, l'inspiration ne lui vient que la nuit(écrivain par amour, n'aimant rimer que la nuit).Ce cadre temporel est, croyons-nous savoir, le même où les prophètes recevaient la parole de Dieu, peut-être parce qu'à cette heure, tout baigne dans le calme et aide donc à la concentration et à la connexion cérébrale avec des sources de révélation inconnues. Le grand poète tunisien Aboulkacem Chebbi n'a-t-il pas raconté dans ses mémoires. que les vers prennent parfois d'assaut son esprit en plein sommeil ?

la seconde caractéristique de l'écriture poétique de l'auteur est sa spontanéité pure à tel point qu'il ne court jamais derrière le poème mais c'est le poème qui l'assaillit sans préavis tel un accouchement. Ce qui différencie totalement cette écriture du simple traitement technique du poème ou versification qui n'engendre que des textes artificiels, compassés, ni goût ni couleur (traçant les mots à la craie sur l'ardoise du temps, jamais il ne relisait ses premiers écrits, par souci de ne pas déranger l'ordre naissant – pour enfin les entendre ses grands mots savants qui trottaient dans sa tête comme par magie, mais étaient-ils de lui ou bien étaient-ils du vent? – sur son chemin de rimes, comme par enfantement, les alexandrins sortaient d'une quasi léthargie.). Une autre spécificité de cette écriture est son caractère cosmique et universel, du fait que ses mobiles ne sont point d'ordre social ou réel mais elle provient de contacts secrets et invisibles avec des êtres et objets de la nature tels que le vent, les oiseaux, les nuages, la pluie, le temps (toute ta poésie tu l'a apprise du vent – seuls, ses refrains par les oiseaux étaient repris – traçant les mots à la craie sur l'ardoise du temps …).Toutes ces révélations de la part du poète concordent à appuyer la thèse que la poésie est avant tout un don et non une performance technique qui s'acquiert au moyen de l'érudition (personne ne savait que son écriture à lui, n'usait le verbe que pour accorder le temps, et cela l'école ne le lui avait pas appris) et l'exercice. Un manifeste poétique clair, cohérent et bien articulé sans le moindre sacrifice sur le plan esthétique où la langue est hautement poétisée et le rythme est régulier et soutenu



Mon Roi par : Dominique Montaulard[44]

Chacun de mes mots
Est pour toi.
Chaque syllabe
Comme autant de souffle
Sur tes plumes rutilantes.
Chaque lettre
Comme autant de perles
Par les pluies déposées.
Tu planes dans mon ciel
de ton vol si majestueux,
Roi de mes Cieux.
Je ferme les yeux,
Et je te vois,
Ton regard perçant dans le mien.
J'ouvre la main
Et je te sens,
Tes serres refermées sur mes doigts.
Présent, jamais très loin,

---

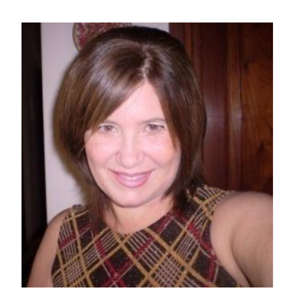
[44] Dominique Montaulard qui signe par le pseudonyme Öfélyä Ziani est née en avril en France

Survolant ma vie
Tel un ange protecteur.
Et ton cri
Reprend mon chant.
Mon Roi des Cieux.

L'élément le plus primordial dans un produit artistique est l'idée première de laquelle l'artiste le génère, parce que c'est du degré d'innovation de cette idée que dépendent son pouvoir de fascination et l'intensité de son effet esthétique. Ce dont devrait être conscient tout artiste qui cherche à gagner l'admiration du public.

La poétesse Dominique Montaulard dont je suis de près les publications depuis 2010, montre dans ses poèmes une volonté de plus en plus forte de s'écarter des sentiers battus au niveau de la conception de son texte. Dans ce poème, son façonnage d'un discours amoureux adressé à un bien-aimé aigle ne peut qu'émerveiller le récepteur averti, du fait du caractère inattendu de cette métaphore que nous rencontrons personnellement pour la première fois en poésie. Une fois le stade d'éblouissement passé, l'esprit du lecteur attentif se dirige vers le corps du texte pour prendre connaissance du résultat de la génération. A ce niveau là, le poème ci-haut présente deux facettes diamétralement opposées : la première contient « le conscient » c.à.d. l'ensemble des éléments choisis délibérément par la poétesse et qui sont tous ici des mots et des adjectifs mélioratifs servant à louer les qualités de l'Aimé (plumes rutilantes- ton vol si majestueux - ton regard perçant - Roi de mes Cieux). Quant à la seconde facette, elle recèle tout un côté inconscient et involontaire qui révèlerait un esprit enclin à être gouverné et un plaisir de se sentir dominé, lesquels, s'ils sont normaux chez une femme au cours des ébats charnels, sont autrement dans une relation amoureuse fusionnelle et spirituelle comme celle que la poétesse entretient avec son bien-aimé et qui suppose un échange d'égal à égal entre les deux partenaires. Un autre poème finement conçu et qui, de surcroît, évoque une question

pertinente incitant à la réflexion et au débat. Une bonne mention Dominique !



Un majestueux tapis par : Janice Montouliu[45]

Je construirai
Entre les mers er les cieux,
Un tapis de coquelicots blancs
Comme le voile d'une fiancée,
Qui me portera vers ta maison,
Dans ton jardin avec parfums de jasmin,
et je danserai entre les pruniers,
Les oranges et les fleurs odorantes,
Sur une herbe d'émeraudes
Dans un nuage d'amour,
Et notre passion se perd
Entre des tuiles rouges.
Je construirai
Entre des montagnes, des collines,
Des sommets et des versants,
Un tapis d'étoiles brillants,
Qui me porte à ta tonnelle,
Pour m'asseoir prés de toi

[45] Janice Montouliu est née le 13 aout à Montevideo (Uruguay).

Dans ton banc d'azalées,
Et y écrire nos poèmes,
Et chanter notre amour qui est né
Dans le ciel du printemps
Et qui est une hirondelle
émigrée vers une autre terre.
Je construirai
Un majestueux tapis
De coquelicots et d'étoiles
Qui me porteront vers ton porte…

Ce poème aborde le thème de l'amour dit « aspiration », celui qu'un sujet donné aimerait vivre parce qu'il en est privé dans l'ici-maintenant. Et ici se pose à nous cette question importante : la locutrice est-elle elle-même l'auteure ou sont-elles deux personnes distinctes ?Mais nous ne disposons d'aucun indice pour privilégier une réponse plutôt qu'une autre. Nous nous contentons donc de constater la nature prospective de ce poème qui contient un programme relevant de l'irréel, dépassant toute ambition humaine et que seule une déesse peut mettre à exécution. Cependant, cette déesse est terrestre comme nous et en chair et en os mais se différencie de nous par sa douance (ou surdouement) au niveau de l'imagination, de l'intuition et de la sensibilité. Ce qui lui permet de créer ce monde magique admirable, un monde qu'on pourrait appeler « le royaume de l'amour ». D'autre part, il est à remarquer que les deux amoureux sont poètes et que cela ne s'est jamais passé dans l'histoire de la littérature, à part peut-être chez quelques noms peu connus. En effet, Musset était poète mais Georges Sand était romancière. Aragon était poète mais sa compagne Elsa Triolet était aussi romancière, comme si une poétesse ne peut jamais aimer un poète. C'est à réfléchir !



Depuis deux morts et une résurrection par : Touqa Al-Morsi[46]

Depuis deux morts
Et une résurrection …
J'ai enseveli mon cœur
Dans le tronc d'un arbre totalement nu
A part les larmes
Et chaque fois que je passe tout près de lui,
Je jette deux douleurs …et une rose !
L'arbre que les roses ont blessé
Devint une cage …pour les oiseaux…
Les oiseaux qui avaient tant picoré de mon cœur
L'amour et les grains… !

Le mort, citée dès le premier vers sous la forme d'un duel, peut être considérée comme le thème d'une isotopie principale comprenant les quatre mots suivants avec toutes leurs connotations affligeantes et désolantes : « ensevelir », « nu » (nudité de l'arbre à l'opposé de sa luxuriance), « larmes », «douleur » et « blesser ». Et cette mort qui est à la fois celle de la locutrice et de l'arbre, est clairement, pour la

[46] Tuqa Al Morsi est née le 18 avril 1969 à Domiat (Egypte).

première, d'ordre spirituel, d'abord parce qu'elle en parle après avoir quitté le monde-bas, ensuite du fait que la mort en question touche tout particulièrement le cœur (j'ai enseveli mon cœur) qui est le foyer de la vie intérieure. Il en est de même pour l'arbre qui est de cette même nature bien qu'il ne le soit que symboliquement, étant donné qu'un arbre décharné représente universellement un dessèchement spirituel, ensuite sa transformation en cage est perçue comme une continuité dans la négativité puisque la cage a le même sens que la prison. D'autre part, la présence d'un seul arbre devant nous dans un rêve effectif ou éveillé est généralement une projection de nous mêmes, ce qui signifierait ici que l'arbre et la poétesse ne font qu'un. Et c'est ainsi que lorsqu'ils étaient vivants, la poétesse était une source de nourriture spirituelle et d'amour et l'arbre un espace de liberté, lesquels se sont évaporés après leur mort.

Avec cette métaphore filée, complexe et admirablement ciselée, l'auteure a brossé un tableau obscur et émouvant de l'état d'âme du poète arabe, en général, en cette phase critique que traverse le monde qui l'entoure.



Bay rum (Tempête tropicale Ernesto - Août 2012) par : Jocelyne Mouriesse[47]

Baies des Antilles
Parfum d'antan
Entêtant de cyclones…
Tant de tempêtes
Aux iris indécents
Sèment l'air de tambours battant
Ardemment la retraite
Retrouverai-je ce parfum
Troublant de lune
Et d'ouragan

A la première lecture, ce haïku semble être différent de tous ceux qui l'ont précédé parce que son noyau sémantique est, à ce qu'il parait, clair et net. Mais restons quand même sur nos gardes parce que l'auteure a plus d'un tour dans son sac et peut bien nous mener dans un faux chemin. L'idée charnière de ce mini-texte est, du moins au niveau de ses structures superficielles, la même que celle de Marcel Proust dans son récit gigantesque A la recherche du temps perdu. En

[47] Jocelyne Mouriesse est née le 18 juin à la Martinique.

effet, le parfum d'antan convoité si ardemment par la locutrice ne fait que remplacer ici le goût de la madeleine si cher à ce fameux écrivain français. Mais ne nous faisons pas trop d'illusions, parce le contexte dans lequel se déroule l'action ici ne concorde pas avec le souhait de la locutrice. Comment aimerait-t-elle, en effet, revivre l'évènement destructeur et dévastateur de la tempête tropicale Ernesto alors qu'elle n'entraîne derrière elle que des dégâts et des morts ? Ainsi le fait d'émettre ce souhait étrange (ardemment la retraite retrouverai-je ce parfum troublant de lune et d'ouragan) sape toute notre première interprétation et nous oblige à rebrousser chemin et changer de direction fusse-t-elle loin de plaire à l'auteure parce qu'elle y verrait peut-être une intrusion indécente dans la vie intime de sa locutrice. La seule explication qui nous semble cohérente avec ce souhait est que la tempête Ernesto n'est que le symbole d'une expérience amoureuse violente vécue à l'adolescence dans ces lieux et que rien n'en a pu éteindre la vivacité au cours des étapes suivantes de la vie, tellement elle est restée gravée profondément dans la mémoire. Et dans ce cas, nous nous permettons de répondre à la question finale posée par la locutrice : « Retrouverai-je ce parfum troublant de lune et d'ouragan ? » que la roue du temps ne fait jamais marche-arrière et qu'il ne lui restera de cet amour qu'un loin souvenir teinté de nostalgie. Si c'est le cas mes excuses ! Mais rien ne m'étonnerait s'il s'avérera que j'ai passé encore une fois à côté du sens illocutoire de ce texte que seuls l'auteure et Dieu connaissent bien.



Donne-moi par : Gaëtan Parisi[48]

Donne-moi
Un peu
De cette odeur de rivière
Que je cherche en secret
Dans notre lit éphémère

Donne-moi
La fumée
De ta cigarette superficielle
Pour égrener mon chagrin
Sur son chemin vers le ciel

Donne-moi
Le bleu
Du souvenir de l'été
Pour prendre l'amour
De chaque grain de blé

---

[48] Gaetano Parisi, appelé "Gaëtan" depuis sa tendre enfance, est né le 20 mars 1963 en Sicile. Son père a émigré en Belgique alors qu'il n'avait que deux ans.

Donne-moi
Le vœu
Qui pousse sur ma tombe
Pour l'enfermer dans mon cœur
Et éternellement souffrir
Puisque tu ne vas plus revenir

Ecrit dans un contexte de deuil, ce poème élégiaque à l'impératif exprimant la prière sur fond amoureux se présente comme un discours adressé par le poète à sa bien-aimée défunte et s'articulant autour de trois brins de souvenirs et un vœu, de trois images convoquées du passé heureux mais à jamais révolu et d'un désir dirigé vers un futur malheureux voire tragique.

Les trois images éveillées dans l'esprit du locuteur, reflètent son grand attachement à un trait physique (l'odeur), un objet (la cigarette) se rapportant à la bien-aimée et un lieu (la mer : Le bleu du souvenir de l'été) où ils étaient probablement ensemble pour la dernière fois. Et ces trois éléments ne peuvent, de par leur insignifiance apparente, du moins pour l'homme commun, qu'avoir une valeur spirituelle très profonde, du fait que leur poids moral se sent uniquement et ne se saisit nullement par l'esprit.

Une autre dimension importante de ces images restées gravées dans l'âme du poète est leur nature mystérieuse et incompréhensible, car pourquoi ce sont elles qui ont émergé du fond de la mémoire du poète et non d'autres ? Et c'est justement ce côté énigmatique et lui seul qui prouve l'existence de ce qu'on appelle « l'amour ».Toutes les autres formes sentimentales qui s'y apparentent relèvent en réalité de l'admiration ou de l'amitié ou du désir. En effet, aimer quelqu'un demeure un sentiment irraisonné et inexplicable.

Une troisième caractéristique est à noter dans la dernière strophe : l'unicité de l'amour que le locuteur voue à la défunte et sa pérennité.

Stylistiquement, ce poème se distingue par sa structure rythmique bien agencée grâce aux strophes bien proportionnées et débutant toutes par le même refrain.

Un poème émouvant, plein de sincérité et émanant du fond de l'âme !



Neuf poèmes, un index et un pouce par : Najd Al-Qassir[49]

Lorsque le bombardement a commencé
Le poète dormait sur la poitrine de son poème
Et suite à un instant d'inattention
Il laissa le poème de côté
Et se mit à chercher où se réfugier
Quelques instants après,
La maison n'était plus que des décombres
Et les rescapés de ce carnage
Etaient neuf poèmes,
Un index et un pouce !

Trois points saillants attirent tout particulièrement l'attention dans ce poème : le premier est la génération du Beau à partir du Tragique ou, si vous le voulez, du Laid, et ce, conformément au fameux mot de Paul Gauguin : « Le laid peut être beau, le joli, jamais ». Et cette thèse qui s'expliquerait par le fait que le vrai produit artistique est celui qui ne se réduit pas à un simple calque ni même à un reflet de la réalité, s'est concrétisée dans ce mini-texte surtout par la chute déroutante qui

[49] Najd Al-Qassir est né le 3 décembre 1979 à Salamiyyeh (Syrie).

la clôt. Et cette vérité ne cesse, d'ailleurs, d'être confirmée par une pléiade de poètes syriens qui continuent à nous épater par leurs textes éblouissants dont Furat Esbir, Suzanne Ibrahim, Linda Abdelbaki , Qamar Sabri Jassem , oumaima Ibrahim, Intissar Souleyman et autres dont bien entendu l'auteur de ce poème .En effet , menés par leur imagination féconde et leur sensibilité aiguisée, ces poètes ont fait de la guerre fratricide destructrice qui secoue leur pays une source d'inspiration de laquelle ils ont fait ressortir des merveilles. Le deuxième point est la grande dimension humaine de cette tragédie que le poète n'appréhende pas sous un angle idéologique étroit et partisan mais en reçoit plutôt les répercussions par le cœur, faisant baigner ainsi le discours dans une nappe d'émotions qui atteint son point culminant dans le paysage final où le poète décrit le déchiquètement de son corps. Le troisième point, enfin, est la double condition du poète qui semble voué à un destin misérable et malheureux – et la preuve en est que sa fin ici a été effroyable – mais dont la voix perdure malgré tout et résiste aux fluctuations du temps (les rescapés de ce carnage étaient neuf poèmes, un index et un pouce ! c.à.d. ses textes et les doigts qu'il utilise pour les écrire). Un poème bouleversant, finement ficelé, alliant l'effet esthétique éblouissant et l'impact émotionnel fort !



Ton silence m’envahit par : Mohammed El Qoch[50]

A l’heure où ton silence m’envahit
L’ombre d’un soupir évanescent,
Fuit mes lèvres gercées
Fissurées comme la terre d’été
Sans aucun murmure,
Sans aucune armure
Tu transperces de fond en comble
Cette âme inassouvie Que le destin châtie

Qu’elle s’attarde cette lumière
Que tes yeux vifs caressent
Qu’elle adoucit l’âme

Pour ne pas voir la nuit surgir
Je ferme les yeux
Et écoute mes soupirs frémir
Je m’abreuve de tes rires exquis
De tes regards au loin
Sillonnant l’horizon

[50] Mohammed El Qoch est né le 10 juillet 1960 à Kénitra (Maroc).

Je déambule, seul
Entre deux cils si fins, tranchants
Hagard, je m'égare

Rien que ton effluve
Et tes soupirs transgressant la nuit
Ultime zéphyr

Allons bercer les ondes
Que tes yeux bleu océan
Contemplent depuis l'aube...

L'auteur de ce poème, le talentueux poète et peintre Mohammed El Qoch, est l'un des plus anciens élus de ce groupe puisqu'il est là depuis la création de cette page en 2009. Mais, il lui arrive, comme beaucoup d'artistes, de se sentir parfois le besoin d'observer une période de silence plus ou moins longue afin d'évaluer le parcours déjà fait et mieux se préparer à l'étape suivante. Et nous espérons que cette auto-évaluation a été effectuée et que nous ne serons plus privés longtemps de sa poésie. Ce nouveau poème accompagné d'un tableau de peinture duquel il avait été probablement inspiré appartient clairement au genre sentimental pur où l'on chante d'habitude l'amour sublime idéal qui s'élève constamment vers le spirituel et ne dérape jamais dans le charnel. La description de cet amour s'est concrétisée d'abord, sous la forme d'un ensemble de beaux traits abstraits et semi-abstraits dans la personne de la bien-aimée qui enchantent l'ouïe, la vision et l'olfaction mais jamais le toucher (ton silence - cette lumière que tes yeux vifs caressent - tes rires exquis - tes regards - deux cils si fins - ton effluve - tes soupirs - tes yeux bleu océan).La même description a englobé parallèlement un autre ensemble groupant les sensations éprouvées par le poète sous l'effet de ces traits et qui sont toutes chastes et pures (ton silence m'envahit- tu transperces de fond en comble cette âme - elle adoucit l'âme – je m'abreuve de tes rires exquis de tes regards – je déambule, seul entre deux cils- allons bercer

les ondes que tes yeux bleu océan contemplent depuis l'aube…).Il s'agit bien entendu d'un amour rare de nos jours mais qui, comme on le voit, peut exister encore. Cependant, si le discours du locuteur a été façonné sous forme d'un expressif (acte langagier exprimant l'état psychologique de ce locuteur), il a été, en, revanche, parsemé, de long en large, d'images attrayantes de différentes sortes (comparaisons, métaphores, métonymies …) à forte charge suggestive exprimant un romantisme tendre, raffiné et lyrique.



Le radeau tremblant par : Abdelmalek Rochdi[51]

Qui es-tu, promeneur solitaire ?
Image éphémère,
Passager sans gite dans la nuit tentaculaire,
Maitre domestique du mot…

Etrange cavalier,
Ne te retourne pas !
Dans ta Sodome et ta Gomorrhe,
l'Histoire rampe lapidée…
Enlève le mors saignant de ton cheval,
Efface les ornières ombilicales de ta calèche,
Etouffe le silence qui leste ta peine …
Et du haut de la colline,
Appelle,
Magicien de notre temps,
Change le monde !
Ils le veulent polymorphe…
Appelle,
Appelle,

51 Abdelmalek Rochdi est né le 5 février 1958 à Ouezzane (Maroc).

Et ne répond pas,
Le déluge te répondra !
Qui es tu,
Silhouette éperdue
Sur ton radeau tremblant ?

Le Moi qui se reflète à travers les poèmes de cet auteur nous surprend toujours par un aspect nouveau insoupçonné qui le fait sortir des modèles psycho-comportementaux habituels. En effet, à côté de l'image du poète engagé que nous avions quelque fois de lui, ou celle du poète philosophe qui porte un regard interrogatif sur le monde et l'Homme, il se présente cette fois sous les traits d'un poète prophète à la Gibran Khalil Gibran ou Aboulkacem Chebbi en rupture totale avec la façon de penser de son peuple, ce qui a eu pour effet de le démarquer du troupeau et l'engager dans la voie de l'errance, en quête de pureté et d'élévation spirituelle.

De ce fait, le poème-ci-haut a été axé sur deux objectifs principaux :la mise en évidence de l'état d'âme et d'esprit du poète et le rôle qu'il est appelé à jouer dans son milieu. Concernant le premier élément constitutif du thème traité, le poète nous apparaît profondément préoccupé et souffrant moralement (le silence qui leste ta peine – mors saignant de ton cheval) devant la dégradation des valeurs dans ce milieu où le destin l'a placé et aussi conséquemment à l'auto-exclusion qu'il s'est choisie pour éviter d'être souillé. Quant au second élément, il consiste en deux actions positives liées par le lien cause à effet qu'il doit accomplir : se changer et changer la monde. Ce double changement doit commencer par se tirer de son état d'accablement (enlève le mors saignant de ton cheval, /efface les ornières ombilicales de ta calèche,) et s'attaquer aux sources du mal (change le monde). Et ici, le poète prophète idéaliste se transforme en un poète engagé réaliste.

Quant au style, il est conforme aux caractéristiques de l'écriture de ce poète et en premier lieu l'ambiance énigmatique dans laquelle il fait

baigner ses textes à partir d'une image métaphorique centrale comme celle du radeau tremblant ici qui évoque la précarité du devenir humain et sa mutabilité. Mais le poète, grâce à sa patience et sa ténacité, fait face à toutes les tempêtes jusqu'à ce que son radeau atteigne la rive du salut et mouille en toute sécurité, ce qui a contribué à créer une ambiance de suspense et d'ambigüité.



Du fond de l’obscurité ton spectre vient à moi …par : Mithaq Karim Al-Roukabi[52]

Du fond de l’obscurité ton spectre vient à moi …
S’enroule autour de mon être
Comme une prière pleurant un dieu perdu
Et ton nom …est une patrie de safran…
Veillant dans ma mémoire.
La langueur de l’impossible …
Et l’obscurité des distances
Ne brisent jamais les cruches de la nostalgie…
Ö…Moi !
Sur l’épaule de mes années …j’ai gravé ton visage
Avec l’odeur du limon

Ce qui caractérise tout particulièrement l’Amour avec un grand A est sa vastitude infinie, sa profondeur insondable, sa complexité inextricable et son mystère irrésoluble, d’où les possibilités illimitées qu’il offre aux poètes et autres artistes de puiser dans leur âme et esprit toutes les ressources émotionnelles, imaginatives et intellectuelles dont ils disposent pour essayer de le circonscrire et le

[52] Mithaq Karim Al-Roukabi est née le 11 octobre 1976 à Nasiryya (Iraq).

dépeindre. Néanmoins, la réussite dans cette tâche n'est garantie que si l'on jouit de vrais dons créatifs, comme nous le constatons dans ces vers où l'auteure, héritière du prestigieux patrimoine culturel spirituel et mythologique de l'ancienne Mésopotamie, l'Irak d'aujourd'hui, exploite à fond ses capacités imaginatives hors pair et sa sensibilité aiguisée pour exprimer la passion qu'elle voue à son bien-aimé. Jetons un regard rapide sur la stratégie qu'elle s'y est tracée et les procédés dont elle a fait usage. L'amour dont elle fait part est, selon ses dires, bien ancré dans sa psyché, du fait qu'il est solidement lié à l'image de l'amant au fond de la mémoire individuelle (ton nom …est une patrie de safran… veillant dans ma mémoire – sur l'épaule des années …j'ai gravé ton visage) ainsi que dans son inconscient (l'obscurité). Et c'est ainsi que quand cette image surgit, l'amour surgit avec elle et l'envahit (du fond de l'obscurité ton spectre vient à moi … s'enroule autour de mon être). Sa première dimension est donc psychique et à laquelle on peut ajouter une autre mythologique et religieuse (comme une prière pleurant un dieu perdu) qui lui est étroitement liée. Cet ancrage dans le tréfonds est bien entendu synonyme d'enracinement, de persistance et de pérennité. Et voila que nous est dévoilée la nature éternelle de cet amour, à l'instar de l'amour que portait la déesse Ishtar pour le dieu Tammouz, en plus de son caractère fusionnel (Ö…Moi ! Sur l'épaule des années… j'ai gravé ton visage), vu que Moi et Toi font, ici, un. Et c'est cette union spirituelle qui explique la résistance de ses sentiments à toute épreuve (la langueur de l'impossible … et l'obscurité des distances ne brisent jamais les cruches de la nostalgie…).

Il en ressort, à la fin, que la qualité première de ce poème est la haute condensation de son niveau sémantique, ce qui a permis à la poétesse d'exprimer une multitude de sens avec peu de mots. Et c'est là l'une des caractéristiques de l'écriture poétique de cette auteure qui s'est spécialisée dans le genre amoureux.



A l'encre étoilée par : Patricia Royet[53]

Seuls mes rêves,
M'offrent l'éternité,
De tes bras,
Mon bonheur et mes joies,

Alors j'aime dormir,
Et laisser la nuit écrire,
A l'encre d'or des étoiles,
L'écriture de mes souvenirs,
Réchauffant mon cœur qui a froid,
Les lignes de ton sourire,
Pour m'empêcher de mourir,

La nuit s'allie au passé,
Et à l'histoire gravée,
Que la mémoire ne peut oublier,

Une journée,
Au bord de l'été,

[53] Patricia Royet est née le 18 mai 1967 a Montbrison, Loire (France).

Un vingt juin,
Ma rêverie aime à me le rappeler,
La chaleur du sable sous nos pieds,
Et l'amour de tes yeux qui m'emportaient,
M'allongeaient toute habillée,
Dans des draps agités,
Tes rires mon amour,
Que les vagues éclaboussaient,
Au coucher du soleil,
Sur la Méditerranée,

La nuit écrit,
Les mots de mon amour,
Pour l'éternité,
A l'encre étoilée.

Voici une poétesse qui me surprend de plus en plus agréablement, au point où chaque fois qu'elle tarde à publier un nouveau poème, je me précipite sur sa page facebook pour m'assurer que ce n'est pas moi qui ai raté de le lire par inattention. En effet, Patricia Royet, sans jamais verser dans l'académisme compassé et artificiel qui impose la recherche poussée des procédés d'écriture, se fie toujours à son flair artistique remarquable qui la guide à façonner ses poèmes de la manière la plus simple mais très singulière. Et le résultat est presque toujours un effet esthétique élevé et immédiat, comme nous le remarquons dans ce nouveau poème dont le noyau sémantique générateur est l'idée ingénieuse et originale de la suppléance de la poétesse par la nuit dans l'écriture de ses souvenirs et ses mots d'amour avec de l'encre d'or des étoiles, une idée qui constitue en elle-même un écart poétique des plus fascinants et des plus suggestifs.

Néanmoins, ce n'est pas le caractère déroutant de cette image à lui seul qui lui donne de l'importance mais aussi sa signification symbolique archétypale qui renvoie à un inconscient féminin en

effervescence sous l'effet du souvenir encore vivant d'une histoire d'amour émouvante lointaine et dont la réminiscence canalise, comme on le constate, de fortes énergies créatrices. Simultanément à cette image, la présence des étoiles révèle chez la locutrice une grande préoccupation de sa destinée personnelle.

Ceci en ce qui concerne la construction et les traits principaux de ce poème. Sur le plan des détails maintenant, l'auteure a semé, tout au long de son texte, un bon nombre de sous-écarts attrayants qui ont contribué, de leur côté, à donner au texte une coloration onirique fantastique.



Je dessine : par Adnan Al- Sayegh[54]

Je dessine mon père et lui dis :
Pourquoi m'as-tu laissé seul
En face des crapules ?
Je dessine une table
Et j'y invite mon enfance.
Je dessine une flûte
Et me glisse à travers ses trous
Vers les villages lointains.
Je dessine une avenue
Et j'y flâne avec mes rêves.
Je dessine mon cœur et lui demande :
Où es-tu ?!

L'âme tragique , telle que l'a définie le philosophe hongrois Georg Lukács (1885 – 1971) se caractérise essentiellement par sa rupture totale avec le monde, ce qui engendre soit un acheminement progressif vers la folie ou même vers la mort, soit une fuite en arrière (la fuite en avant étant une réaction agressive envers autrui) dans l'espoir de trouver, ne serait-ce que momentanément, un refuge

---

[54] Adnan Al-Sayegh est né en 1955 à Koufa (Iraq). Il a quitté son pays en 1993 pour s'installer en Jordanie puis au Liban puis en suède avant de s'établir à Londres depuis 2004.

quelconque, réel ou illusoire , loin des tracas de la vie. Et c'est le dernier cas de figure qui s'applique à l'auteur de ces vers qui a vécu et vit encore depuis de longues années à l'étranger où il est constamment en proie aux affres douloureux de l'éloignement loin de son pays natal l'Irak.

L'élément le plus frappant dans ce texte est qu'il nous met en face d'une triple fuite : l'une dans le temps et les deux autres dans l'espace. La première vers l'enfance qui symbolise le giron chaleureux et protecteur des parents, perdu depuis l'entrée forcée dans l'âge adulte. Mais ce n'est qu'une démarche désespérée et vouée d'avance à l'échec, vu que la roue du temps ne tourne jamais en arrière. La deuxième et la troisième quant à elles se produisent: l'une vers un lieu indéfini (les villages lointains) et l'autre en direction d'une avenue quelconque. Mais quels que soit la nature de ces lieux, ils ne peuvent être que mille fois meilleurs que l'Ici-maintenant, car la vie campagnarde demeure encore plus proche de la nature et non encore totalement souillée par la mesquinerie citadine et l'avenue a cette qualité d'offrir aux passants l'occasion de jouir d'une liberté minime, celle de la traverser généralement incognito. Cependant, il ne s'agit, dans ces deux cas, que de souhaits irréalisables, étant donné que pour arriver aux villages en question, il faut « glisser à travers les trous d'une flûte » et que la liberté offerte par l'avenue, on ne peut en profiter que dans le rêve. D'où une sensation amère d'encerclement dans le milieu soi-disant d'accueil, une sensation qui s'exprime sous forme d'un sentiment d'orphelinat et de solitude en face d'une adversité perfide et scélérate et d'une perte de repère affective (Je dessine mon cœur et lui demande : où es-tu ?!).

Stylistiquement, la métaphore charnière du dessin et du dialogue avec les figurines exécutées sur le blanc du papier ont empreint le poème d'un charme particulier.

Sommaire

Liste des auteur(e)s des poèmes commentés dans cet ouvrage:

Hatem Arezki, Maissa Boutiche (Algérie) Claude Donnay (Belgique) Paul Nwesla Biyong (Cameroun) Rolande Bergeron (Canada) Tuqa Al-Morsi (Egypte) Elena Luz Martinez (Espagne) Ariel Boucher, Lydia Chabert-dalix, Philippe Correc, Rémy Ducassé, Patrick Berta Forgas, Bernard Fouché, Monique-Marie Ihry, Patricia Laranco, Philippe Lemoine, Judith Masseron, Thierry Mongaillard, Dominique Montaulard, Patricia Royet (France) Gaëtan Parisi - Laura Muselli Klamm (Italie) Didier Hippon (La Guadeloupe) Collinx Mondésir (Haïti) Nwal Al-Ghanim, Ali Ghazi, Mithaq Karim Al-Roukabi, Adnan Al-Sayegh (Iraq) Rachel Chidiac (Liban) Wafae Abid, Abdellatif Bhiri, Najib Bendaoud, Mohammed Derkaoui, Souad Loulidi, Mohammed El Qoch (Maroc) Jocelyne Mouriesse (La Martinique) Karmanda Maghi (Monaco) Azo Dieng (Sénégal) Linda Abdelbaki, Furat Esbir, Sawsan Al-Hajja, Oumeima Ibrahim, Suzanne Ibrahim, Qamar Sabri Al-Jassim, Najd Al-Qassir (Syrie) Mokhtar El Amraoui, Mohamed Bouhouch, Mohamed Ammar Chaabnia, Saiif Ali Dhrif, Mohamed Hédi Jaziri, Fatima Maaouia (Tunisie) Janice Montouliu (Uruguay)

